

A man in a dark coat is running away from the viewer on a paved road. The road leads towards a bright light breaking through a dark, stormy sky. The overall mood is suspenseful and dramatic.

J'IRAI
TUER
POUR
VOUS

THRILLER

**HENRI
LOEVENBRUCK**

Flammarion

HENRI LOEVENBRUCK

J'IRAI TUER POUR VOUS

1985, Paris est frappé par des attentats comme le pays en a rarement connu.

Dans ce contexte, Marc Masson, un déserteur parti à l'aventure en Amérique du Sud, est soudain rattrapé par la France. Recruté par la DGSE, il est officiellement agent externe mais, officieusement, il va devenir assassin pour le compte de l'État.

Alors que tous les Services sont mobilisés sur le dossier libanais, les avancées les plus sensibles sont parfois entre les mains d'une seule personne... Jusqu'à quel point ces serviteurs, qui endossent seuls la face obscure de la raison d'État, sont-ils prêts à se dévouer ? Et jusqu'à quel point la République est-elle prête à les défendre ?

Des terrains d'opérations jusqu'à l'Élysée, des cellules terroristes jusqu'aux bureaux de la DGSE, Henri Lævenbruck raconte un moment de l'histoire de France – qui résonne particulièrement aujourd'hui – dans un roman d'une tension à couper le souffle. Pour écrire ce livre, il a conduit de longs entretiens avec « Marc Masson » et recueilli le récit de sa vie hors norme.

Astrid di Colalanza © Flammarion



Henri Lævenbruck est écrivain. Il est, entre autres, l'auteur du Testament des siècles, du Syndrome Copernic ou encore de L'Apothicaire (Flammarion, 2003, 2007, 2011). Son dernier roman, Nous rêvions juste de liberté (Flammarion, 2015), a été salué par le public et la critique. Ses livres sont traduits dans plusieurs langues.

Flammarion

J'irai tuer pour vous

DU MÊME AUTEUR

Aux éditions Flammarion et J'ai lu :

Nous rêvions juste de liberté, 2015

Le Mystère Fulcanelli, 2013

Sérum, saison 1 (en collaboration avec Fabrice Mazza), 2012

L'Apothicaire, 2011

Les Cathédrales du vide, 2009

Le Rasoir d'Ockham, 2008

Le Syndrome Copernic, 2007

Le Testament des siècles, 2003

Le Cycle des loups :

Gallica, édition intégrale révisée, 2018

La Moira, édition intégrale révisée, 2017

Chez d'autres éditeurs

L'Assaut des motards, Serious Publishing, 2017

Traductions

Au seuil des ténèbres, recueil de nouvelles établi par Richard Chizmar,
J'ai lu, 2005

Henri Lœvenbruck

J'irai tuer pour vous

roman

Flammarion

© Flammarion, 2018.
ISBN : 978-2-0813-5794-5

Aux enfants d'Hadès et à Richard Rammant.

Avant-propos

Ce roman est inspiré d'une histoire vraie, celle d'un agent clandestin français. Il est le fruit de longs mois d'entretiens avec celui-ci, et avec certains de ses anciens « collègues ». Dans un souci de confidentialité, le contexte historique de son incroyable parcours a été transposé de quelques années, lors d'un autre épisode singulier de notre histoire, et la vie privée des personnages a été en partie romancée. Certains noms et lieux ont été modifiés.

À travers le récit de cet homme de l'ombre, c'est à tous les soutiers de la gloire – ceux que l'histoire ne retient jamais et qui donnent pourtant à notre liberté le prix de leur propre vie – que ce livre a voulu rendre hommage, ainsi qu'à toutes les victimes d'attentats terroristes, de quelque pays qu'elles soient.

LIVRE PREMIER

El Furibundo

« Cette errance sans but m'a transformé plus
que je ne l'imaginai. »

Ernesto Che Guevara, *Voyage à motocyclette*.

7 juin 1985, Monte Caseros, Argentine

Quand Marc Masson sortit de la Land Rover noire, à quelques pas à peine de l'entrée du camp militaire, il sentit aussitôt la tension explosive qui régnait sur toute la zone. De nombreux civils entouraient le camp, certains brandissant des pancartes avec des slogans accusateurs, d'autres visiblement prêts à en découdre avec l'armée. Il fallait s'attendre, à tout moment, à ce qu'une fusillade éclate. Marc grimaça. La plus petite étincelle mettrait le feu aux poudres, et ils n'étaient que deux pour protéger leur client britannique. Une opération calée dans l'urgence, à la dernière minute. Il avait horreur de ça.

Dans la longue avenue cabossée qui menait au camp de Monte Caseros, les véhicules blindés se croisaient sous un soleil de plomb au milieu de la foule. Au sud, les vertes plaines parsemées de palmiers, d'arbres fruitiers, semblaient tenir la ville à distance. À l'est, le bras formidable du fleuve marquait la frontière avec le Brésil et l'Uruguay, et au nord, enfin, s'étendait la pampa, immense et douce, sans maisons, sans arbres, à peine quelques saules pleureurs qui liaient l'horizon au ciel d'un bleu éclatant.

Le crépitement des radios ponctuait les ordres qui fusaient ici et là en espagnol au milieu de la cohue.

Marc fit signe à Peter, son collègue américain, de sortir du 4 × 4.

— Coupe le contact et laisse ton arme dans son holster, ce n'est pas le moment d'avoir l'air hostile.

Les militaires argentins alentour regardaient la luxueuse Land Rover noire d'un air circonspect, la prenant sans doute pour un véhicule de la CIA. Et ici, on ne touchait pas à la CIA.

Peter s'exécuta et vint se placer à côté de Marc. Entourant tous deux la portière arrière gauche du 4 × 4 dans leurs costumes

sombres, ils invitèrent l'attaché de l'ambassade de Grande-Bretagne à sortir à son tour.

Richard Straw, la quarantaine à peine, passa la main sur sa chemise comme pour vérifier une dernière fois que son gilet pare-balles était bien en place, puis s'extirpa de la voiture, le visage tendu.

— Tout va bien, monsieur, affirma Marc en lui passant une main sur l'épaule.

— C'est une véritable poudrière !

— Ça va bien se passer.

Les deux mercenaires escortèrent le diplomate britannique jusqu'à la grille, au milieu d'un groupe de militaires qui tenaient nerveusement leurs fusils d'assaut.

Dans un climat encore tendu depuis la guerre des Malouines, l'ambassade britannique – dont le personnel de sécurité était souvent débordé – faisait parfois appel à UKSL, la société privée pour laquelle Marc Masson travaillait depuis seulement trois mois, après avoir fui la France.

Le diplomate anglais salua timidement l'officier argentin qui se tenait devant la grande grille du camp et lui tendit la lettre signée par le chef de cabinet du *Ministerio de Relaciones Exteriores*. Alors que la foule alentour continuait de s'agiter, de plus en plus menaçante, le militaire inspecta le document d'un air agacé. Il secoua la tête, leur fit signe d'attendre et partit vers un véhicule blindé à quelques pas de là.

— Ça commence...

— Tout va bien, monsieur.

Marc, les mains croisées devant la taille, mais tous les sens en éveil, se mit légèrement en retrait, à l'exact opposé de son binôme, prêt à intervenir. Il avait déjà analysé machinalement toute la scène, le nombre approximatif de protagonistes, la configuration des lieux, les endroits où s'abriter, les itinéraires d'évacuation possibles... Plusieurs civils parmi les manifestants avaient des armes glissées à la ceinture. Son métier nécessitait une posture assurée et courtoise à la fois. Il reconnaissait autour de lui le climat familier d'une Amérique latine en temps de crise, un mélange de désordre et d'exubérance, l'incarnation d'une fragilité du pouvoir, la position complexe de l'armée, la suspicion permanente dans un pays aux dictatures successives... Un contexte qui invitait à la plus grande prudence, mais qui n'était pas pour lui déplaire. Les souvenirs de sa belle Bolivie rejaillissaient en cascade dans son esprit.

À vingt-six ans, les dernières traces de l'adolescence avaient quitté depuis longtemps le corps et le visage de Marc. Il était petit, trapu mais vif comme un boxeur, large d'épaules et de nuque. Sa figure carrée était coupée par des lèvres étroites et pincées, et ses pupilles noires, brillantes, apparaissaient à peine derrière de larges paupières toujours gonflées. À la première rencontre, on voyait aussitôt dans les yeux de Marc Masson que c'était un homme qui avait connu la mort, et qui l'avait donnée. Il avait dans le regard cette lueur triste et grave, cette sagesse silencieuse, cette assurance sombre, celles des gens qui connaissent sur la vie et sur la mort ces choses crues que la plupart des hommes n'ont pas envie de connaître. La douleur, la violence et la finitude.

L'officier argentin finit par revenir du véhicule blindé, rendit le document officiel à l'attaché d'ambassade, demanda qu'on entrouvre la grille et ordonna à ses hommes d'escorter les trois étrangers.

Marc passa devant le diplomate et Peter ferma la marche. Quittant la cohue des habitants révoltés, ils suivirent les militaires à travers le camp jusqu'à la porte d'une petite baraque blanche, située à l'écart, près de l'enceinte nord.

— C'est ici ! expliqua un militaire en désignant la porte.

Richard Straw hocha la tête avec un sourire poli.

— Merci. Allons-y.

Marc ouvrit et passa le premier.

À l'intérieur, un autre soldat, confortablement installé sur une chaise, les pieds posés sur son bureau, les accueillit avec une mine désinvolte.

Le diplomate anglais lui tendit la lettre officielle.

— C'est bon, c'est bon, fit le militaire en agitant la main d'un air dédaigneux.

Il posa sur son bureau la radio qu'il avait dans les mains, sortit une grosse clef métallique du tiroir et se leva en soupirant.

Dans la pièce adjacente, Marc entendit les sanglots d'un enfant. Une petite fille, lui sembla-t-il. Il échangea un regard intrigué avec son collègue américain.

Quand le gardien ouvrit la porte, ils découvrirent la silhouette des trois personnes enfermées dans cette cellule vétuste aux murs couverts de graffiti. L'endroit sentait la vieille urine et le renfermé.

Au milieu de la pièce se tenait un jeune homme maigrelet dont la chevelure blonde, le teint clair, l'accoutrement et la carte de presse agrafée à sa veste ne laissaient aucun doute : c'était bien le

journaliste anglais qu'ils étaient venus chercher. Une jeune recrue du *Guardian* qui s'était pris pour un reporter de guerre, sans en avoir visiblement le mental. Il tremblait.

Derrière lui, une femme à la peau mate, cheveux bruns, habillée en guenilles, blottie dans un coin de la pièce, tenait une fillette serrée contre elle. La petite, qui devait avoir sept ou huit ans, pleurait de ses grands yeux verts. Le cœur de Marc se serra. Ce regard. Ce grand front. Elle ressemblait aux gamines de son enfance, à Santa Cruz de la Sierra. Comment l'armée pouvait-elle laisser un enfant dans un endroit pareil ?

— Eh ! L'Anglais ! Tu peux sortir ! lança le militaire argentin en faisant un signe de la main vers le journaliste.

— Venez monsieur Nicholls.

Le reporter britannique s'avança lentement vers le diplomate qui lui tendait la main.

— Richard Straw, attaché de l'ambassade. Nous sommes venus vous exfiltrer. Votre calvaire est fini, jeune homme.

Le journaliste hocha la tête en lui serrant la main, se retourna, adressa un regard embarrassé et triste à la femme et sa petite fille, puis sortit de la pièce d'un air terrifié. Les cernes sous ses yeux laissaient penser qu'il n'avait pas beaucoup dormi depuis plusieurs jours.

Marc l'arrêta par le bras quand il passa devant lui.

— C'est qui, elles ?

Le journaliste serra la mâchoire. Ses yeux firent des allers et retours entre le militaire argentin près de lui et les deux captives à l'intérieur de la petite cellule.

— La femme et la fille d'un agriculteur qui a porté plainte contre un officier...

Depuis quelques mois, de plus en plus d'Argentins se mettaient à porter plainte contre les soldats de leur propre pays qui avaient commis des exactions pendant la Guerre sale des années 1970. Ils se retrouvaient souvent victimes de menaces et de représailles, parfois très violentes...

Marc regarda la mère et sa fille, recroquevillées de l'autre côté de la cellule. Le militaire argentin passa devant lui et commença à refermer la porte. Masson avança aussitôt le pied pour la bloquer.

Il dévisagea le soldat, puis fit un signe de tête vers les deux prisonnières.

— Elles sortent elles aussi, dit-il dans un espagnol impeccable.

Derrière lui, Peter se racla la gorge.

— Qu'est-ce que tu fous, Masson ?

Le militaire argentin, d'abord perplexe, vint se placer à quelques centimètres du Français et le regarda droit dans les yeux avec un air de défi :

— Elles ne sont pas sur le document. Elles restent.

— C'est pas une prison, ici. Elles n'ont rien à faire là. Elles sortent aussi, répéta Marc d'un ton plus ferme.

— Dégage ! fit le soldat en tirant violemment sur la porte.

En un fragment de seconde à peine, Masson avait sorti son pistolet et l'avait collé contre la tempe de l'Argentin.

La pièce tout entière sembla se draper d'un seul coup d'un grand manteau de plomb. En retrait, le journaliste et le diplomate échangèrent des regards pétrifiés.

— Masson ! lança son binôme avec son fort accent texan. Arrête tes conneries, on n'est pas là pour ça, bordel !

— Ta gueule, Peter. Je laisse pas la gamine ici.

Marc appuya le canon de son arme sur le front du militaire argentin.

— Recule !

Le soldat fit quelques pas en arrière, les bras écartés, mais ses yeux suintaient la colère et la menace.

— Retourne-toi, mains sur la tête !

L'Argentin s'exécuta.

— Monsieur ! intervint l'attaché d'ambassade, entre fureur et panique. Je ne vous ai pas engagé pour ça ! Vous allez nous attirer de gros ennuis !

Marc prit le pistolet à la ceinture du militaire puis le fit avancer jusque dans la cellule.

— Va t'agenouiller, face au mur !

Quand le soldat fut enfin à genoux, Masson lui attacha les mains à un radiateur avec un collier en nylon, le bâillonna, puis fit signe à la femme et à la petite fille de sortir. La gamine ne pleurait plus et le regardait, les yeux écarquillés. Marc leur tendit la main en souriant.

— Allez, venez ! C'est terminé.

Elles hésitèrent un instant puis sortirent de la cellule avec lui, le regard brillant. Marc referma la porte à clef derrière elles. Quand il se retourna, Peter était planté devant lui, le visage tendu, et chuchota d'une voix autoritaire :

— Masson, tu fais une immense connerie. On fait quoi, maintenant, petit malin ? Ils vont jamais nous laisser sortir, avec tout ce monde !

— Toi, tu sors avec l'attaché d'ambassade et le journaliste. Moi, je me débrouille avec elles.

L'Américain l'attrapa par le col.

— C'est pas pro, mec, c'est pas pro du tout ! Tu vas griller ta carrière pour une connerie !

Marc repoussa la main de son collègue.

— C'est mon problème.

— C'est aussi le mien, si tu fais foirer la mission.

— Je te demande pas de m'aider, mec. Fais ce que t'as à faire. Moi, je laisse pas une gamine dans un endroit pareil. Continue sans moi.

— Et tu vas faire quoi, exactement ?

— Je me démerde. Allez-y !

— T'es complètement fou, mon pote.

Peter secoua la tête d'un air résigné, puis fit signe au diplomate et au journaliste de le suivre. Les deux hommes ne se firent pas prier. Ils sortirent rapidement de la baraque blanche derrière le mercenaire américain.

Marc se plaça devant la petite fenêtre et les regarda s'éloigner vers la grille. Il vit bientôt les trois hommes se faufiler parmi les soldats argentins, sortir du camp militaire au milieu de la confusion qui régnait encore à l'extérieur et monter dans le Land Rover. Quand le 4 × 4 s'éloigna à vive allure sur la route de terre, Marc hocha lentement la tête. Pour eux, la mission était accomplie. C'était déjà ça.

Il se retourna, adressa un nouveau sourire rassurant à la femme et à la fillette qui attendaient, pétrifiées, au milieu de la pièce, leur fit signe de ne pas faire de bruit, puis partit de l'autre côté, où se trouvait une deuxième porte de sortie qui donnait vers le nord.

Fermée à clef.

Dans la cellule à côté, le militaire argentin commençait à se débattre en marmonnant derrière son bâillon.

Par la fenêtre, Marc vit une sortie annexe du camp, fermée par une simple barrière et entourée de deux guérites. Deux soldats la surveillaient depuis une Jeep. C'était peut-être sa seule chance de sortie.

Il chercha en vain une autre clef dans le bureau.

— Il y a des soldats qui arrivent ! cria la femme au milieu de la pièce alors que sa fille se blottissait de nouveau contre elle.

Masson revint auprès d'elles. Il se pencha vers la petite fille.

— Comment tu t'appelles ?

— Luciana, répondit la fillette timidement.

— Tu es très courageuse Luciana. Tu me fais confiance ?

— Oui monsieur.

Il se redressa et regarda la mère dans les yeux.

— OK. On va sortir par-derrière sans faire de bruit. Restez près de moi tout le temps, d'accord ? Il va falloir courir. Vous pouvez courir, n'est-ce pas ?

La femme hocha vivement la tête d'un air anxieux.

Marc retourna devant la fenêtre et donna un grand coup de coude dans la vitre pour la briser. Les bouts de verre s'écroulèrent avec bruit. Il n'y avait plus de temps à perdre. Il aida la femme à escalader, puis fit passer la fillette de l'autre côté, avant de les rejoindre à son tour.

— Baissez-vous. On y va !

Le dos courbé, Marc prit la petite fille dans ses bras puis ils filèrent vers l'enceinte du camp, zigzaguant au milieu des orangers.

Ils étaient à mi-parcours quand des premiers cris s'élevèrent dans leur dos. Marc obliqua vers le nord-est pour s'enfoncer davantage sous l'abri de la végétation.

Près de la sortie annexe, à une trentaine de mètres à peine, les deux soldats, alertés par les cris, sortirent de leur Jeep, l'arme au poing.

Marc s'arrêta aussitôt dans sa course et fit signe à la femme de se cacher derrière un arbre. Il posa la petite fille devant elle, lui caressa la joue et chuchota :

— Tu vas m'attendre ici avec ta maman, Luciana.

— Non ! s'écria la petite fille.

— Shhh... Je reviens ! C'est promis !

Masson fit quelques pas vers le nord, puis se coucha au sol et commença à ramper, la mâchoire serrée. Il était bien conscient qu'il était effectivement en train de commettre la plus grosse erreur de sa courte carrière, sans doute la dernière, mais une petite voix au fond de son esprit lui disait qu'il faisait ce qu'il avait à faire. *Ce qui est juste.*

Quand il arriva en vue des deux soldats, il resta plaqué au sol sans bouger et attendit qu'ils passent devant lui.

Au moment opportun, il se leva sans bruit et prit les deux hommes à revers. Tout se passa en un éclair. Le premier, il l'assomma d'un coup de crosse. Le second eut à peine le temps de se retourner. Masson l'asphyxia d'une clef de bras et le laissa glisser lentement par terre, évanoui. Des gestes assurés, mille fois répétés. Il prit le temps de désarmer les deux soldats, puis retourna en courant vers les prisonnières.

— On y va ! Vite !

Marc reprit la petite dans ses bras et ils se mirent à courir vers la Jeep.

Ils n'étaient plus qu'à une dizaine de mètres quand un coup de feu retentit, suivi d'une rafale. Les balles firent des étincelles sur la tôle du véhicule devant eux et soulevèrent au sol des nuages de poussière.

— Montez ! Montez dans la voiture !

Marc se retourna. D'une main, il tenait la petite fille serrée contre sa poitrine. De l'autre, il ajusta son tir et fit feu en direction de la baraque, depuis laquelle trois militaires arrivaient en courant. Des tirs de sommation, pour les couper dans leur élan. Les trois soldats se mirent à l'abri. Marc fit aussitôt volte-face et courut vers la Jeep. Il déposa la fillette à l'arrière et lui fit signe de se coucher sur le plancher. La mère s'allongea près d'elle, la recouvrant de son corps tout entier.

Masson sauta derrière le volant, démarra la voiture et partit en trombe vers le nord. De nouveaux coups de feu retentirent, et l'un des rétroviseurs vola en éclats. L'impact des balles faisait résonner la carrosserie au milieu des sifflements. Marc s'enfonça dans son fauteuil, le pied collé au plancher.

— Restez couchées !

La Jeep passa comme une fusée par l'ouverture au cœur du grillage, fit sauter la barrière dans un craquement sec et fila vers la pampa, secouée en tous sens par le terrain cahoteux.

Dans son rétroviseur central, Marc aperçut bientôt un véhicule blindé léger qui les prenait en chasse. Il grimaça. La frontière uruguayenne était à cinq kilomètres à peine, mais de l'autre côté de l'immense fleuve ! Le seul point de passage était à Pasos de Los Libres, à une centaine de bornes, et la frontière serait évidemment très surveillée à cet endroit-là. Leur seule chance était de réussir à disparaître dans la pampa.

Aussi, plutôt que de rejoindre le chemin de terre qui se profilait à l'horizon, Masson tourna vers l'ouest et fonça au milieu de la plaine. Les rafales de mitrailleuse ne tardèrent pas à retentir, soulevant des éclats de tôle et de verre autour de lui.

— Putain, les enfoirés !

Marc se concentra sur sa conduite. Ne pas ralentir, changer régulièrement de cap. Leurs poursuivants étaient trop loin pour ajuster correctement leur tir, mais ils étaient encore à leur portée. Il serra les mains sur le volant. La Jeep était plus rapide. S'il tenait bon, il finirait par les semer.

S'il tenait bon.

Ici et là, des gros cailloux ou des buttes de terre faisaient décoller la voiture et, chaque fois qu'elle retombait, Masson priait pour que les claquements qu'il entendait ne soient pas le signe d'une casse imminente. Les suspensions étaient soumises à rude épreuve sur le sol bosselé de la pampa, mais les tirs, bien que plus distants, continuaient, et ce n'était pas le moment de lâcher.

Cela faisait près de dix minutes qu'ils filaient ainsi vers le nord quand Marc comprit qu'il avait enfin semé le véhicule blindé. Les tirs avaient cessé depuis longtemps. Il ne ralentit pas pour autant. De nombreuses troupes allaient sûrement venir à leur recherche. Leur seule chance était de rejoindre le fleuve à la tombée du jour, de cacher la Jeep et de trouver un moyen de traverser pendant la nuit pour rejoindre le Brésil ou l'Uruguay.

Obliquant vers l'est, il se retourna pour regarder la femme et sa fille, tapies à l'arrière.

— Tout va bien ?

Aucune réponse.

Marc passa la main par-dessus le siège passager et attrapa l'épaule de la mère. Ses doigts glissèrent alors sur un liquide poisseux. Il sentit sa poitrine se serrer.

Du sang. Des balles de la mitrailleuse avaient traversé la tôle et atteint la jeune femme en pleine tête. Elle ne bougeait plus.

— Luciana ! Luciana ! Tu m'entends ?

La petite, blottie sous le corps sans vie de sa mère, répondit en sanglotant.

— Reste cachée, Luciana ! Ne bouge pas, d'accord ? On est bientôt arrivés !

Une heure plus tard, ils avaient trouvé refuge dans un tout petit village, au bord du Río Curuzú Cuatiá. Un couple de fermiers

coucha Luciana dans leur grenier pendant que Marc, le visage fermé, enterrait la mère de la fillette au cœur de la nuit.

2

7 décembre 1985, Paris, 17 h 38

Ce samedi-là, quand l'homme vêtu d'un complet noir fripé déposa discrètement l'attaché-case à soufflets entre deux étagères garnies de décorations de Noël, aucun des clients ou des employés des Galeries Lafayette ne sembla le remarquer. À quelques jours des fêtes de fin d'année, le département « arts de la table », situé au sous-sol, était l'un des mieux achalandés parmi les 47 000 mètres carrés de surface de vente que comptaient alors les cinq étages du grand immeuble haussmannien. Aussi, moins de trente minutes avant la fermeture, les centaines de Parisiens entassés là, se bousculant dans les rayons bigarrés, étaient bien trop occupés par la cohue pour prêter attention à ce genre de détail qui, pourtant, allait marquer leur vie à tout jamais.

Des hommes et des femmes pressés, des enfants, des familles, des étrangers, des employés, suivant chacun le chemin de leur journée singulière, des *gens comme tout le monde*, comme il en passait plusieurs dizaines de milliers chaque jour entre ces murs, et que rien ne prédestinait à vivre ce qu'ils étaient sur le point de vivre, sinon les lois aveugles du hasard.

En s'engageant dans l'escalator pour descendre dans les entrailles fourmillantes du grand magasin, Pierre Klein jeta un dernier coup d'œil vers l'immense coupole Art nouveau qui dominait l'édifice de son majestueux dôme de verre et d'acier. La signature architecturale des balustres ornées de feuillages lui fit irrémédiablement songer à Nancy, donc à son père, qu'il se réjouissait de revoir bientôt pour le réveillon. Il espérait seulement que, pour une fois, ils parviendraient l'un et l'autre à passer le long repas familial sans se quereller. La solution était pourtant simple : il suffisait de veiller à ne jamais, au grand jamais, aborder quelque sujet politique ou religieux que ce fût. Mais, au soir d'une fête chrétienne et à l'approche d'une

campagne législative qui s'annonçait serrée, la prouesse serait rude, et son père était depuis longtemps passé grand maître dans l'art de la provocation. Quant à Pierre, qui avait de qui tenir, il brillait rarement par sa diplomatie. Alors que l'escalier mécanique glissait vers le sous-sol des Galeries, le jeune médecin secoua la tête en souriant. Comment deux êtres qui s'aimaient tant pouvaient-ils se chamailler à ce point, et depuis si longtemps, sans avoir jamais trouvé les conditions d'une simple trêve ? Sans doute parce que *avoir raison*, dans cette famille, était plus important que tout, même au soir de Noël. Au moins cela lui avait-il appris, dès le plus jeune âge, les rouages secrets de la dialectique...

Les haut-parleurs du grand magasin diffusaient en musique de fond l'un des tubes du moment, *There Must Be An Angel* de Eurhyth-mics, et Pierre, appuyé sur la rampe coulissante, se surprit à siffloter le solo d'harmonica de Stevie Wonder. C'était sans doute le signe de la bonne humeur que suscitait chez lui la perspective de vacances méritées.

Dans le ballet lancinant des escaliers mécaniques, il croisa alors le regard d'un homme au teint mat et à la barbe taillée de près qui, descendant en sens inverse, lui sembla étrangement agité, comme pressé de quitter les lieux. *Celui-là, il a quelque chose à se reprocher*, pensa-t-il en secouant la tête. Un petit chapardage, sans doute. Les grands magasins étaient le paradis du vol à l'étalage...

— Bonjour madame, je cherche le rayon des bougies.

La jeune femme qui lui répondit en souriant ne faisait pas mentir la réputation des vendeuses des Galeries Lafayette. Elle était belle comme un oiseau de paradis, portait une toilette pimpante, et son maquillage, sans doute, devait lui demander chaque matin de longues minutes de virtuosité. Pierre se rappela ces vendredis soir où, au sortir de la faculté de médecine, il venait avec d'autres carabins séduire les vendeuses des grands magasins à l'heure de la fermeture, pour les emmener ensuite danser au Bus Palladium...

— C'est tout au bout à gauche, monsieur, après les décorations de Noël. Mais dépêchez-vous, on ferme dans quelques minutes.

Pierre regarda le doux visage s'évaporer comme un fantôme malicieux vers l'oubli. Une *passante*. Puis le médecin se faufila à son tour, tant bien que mal, au milieu de la foule des clients, dans l'atmosphère oppressante du tumulte consumériste. Malgré son humeur légère, il soupira. Les horaires de son cabinet et l'épidémie de grippe qui terrassait alors Paris ne lui laissaient guère le loisir de

faire ses courses à des moments un peu plus calmes et, pour un homme qui détestait la foule, la période des fêtes de fin d'année était toujours une épreuve dont il était pressé de sortir. *Tout ça pour une foutue bougie parfumée, s'amusa-t-il. Et en plus, j'ai horreur des bougies parfumées.*

Il fit deux fois le tour d'un rayon surchargé de babioles disparates sans trouver ce qu'il cherchait, jusqu'à ce que la jolie vendeuse réapparaisse au bout de l'allée et lui adresse un sourire moqueur en le voyant si désespéré. Elle se hissa sur la pointe des pieds et lui fit un signe de l'index pour lui montrer l'étalage juste derrière lui. Pierre la remercia d'un clin d'œil et se dirigea enfin vers les alignements de bougies.

Diable, qu'elle est mignonne, cette vendeuse !

Quelques pas encore, et il se sentit assailli par un pot-pourri de senteurs fruitées. Une parodie de nature enfouie sous des tonnes de béton.

Ce fut sa dernière impression quand, à 17 h 42, une effroyable déflagration sembla faire trembler l'étage tout entier. Un fracas sourd et terrifiant.

3

Carnet de Marc Masson, extrait n° 1

Je ne pensais pas me mettre un jour à écrire mes mémoires. Les circonstances, sans doute, m'y ont soudain invité. Je ne suis pas sûr d'ailleurs que je puisse appeler ça des « mémoires » : je ne m'attends pas à ce qu'elles soient lues. Il vaudrait sans doute mieux qu'elles ne le soient jamais, et elles seront probablement détruites.

Peut-être, à présent que je suis réduit au silence, avais-je seulement besoin d'un exutoire...

Je m'appelle Marc Masson et je suis un assassin.

Pas un meurtrier. Non. Moi, vous l'ignorez peut-être, ou sans doute faites-vous semblant de ne pas le savoir, mais je suis de ceux qui assassinent en votre nom.

Je me souviens très bien du jour où, pour moi, tout a commencé. Dans les moindres détails. On est en décembre 1971 et j'ai douze ans.

— Hé, Marco ! Tu veux aller voir le Río Grande, hein ?

— ¡Claro que si, Papi!

— Tu parles espagnol, maintenant ?

Comme chaque année, nos parents nous ont emmenés, ma sœur aînée et moi, en Bolivie, pour passer Noël en famille chez notre grand-père maternel.

Papi José est un immigré espagnol. Ici, à Santa Cruz de la Sierra, c'est devenu une figure locale. Il a beau marcher avec une canne à cause d'une blessure à la jambe gauche, il a l'allure fière des Catalans. Son front large et son regard perçant évoquent l'impétuosité d'un bandolero. Car Papi José, c'est un anarchiste, un vrai. De ceux qui ont fait la guérilla, rejoint le maquis. J'aime bien l'écouter, dans les ombres rouges du soir, quand il me raconte la révolution, quand il me parle du Che et des guérilleros.

Le voyage annuel en Bolivie, ce sont les seules vacances que mes parents, ma sœur et moi connaissons. Toutes les économies du foyer y passent. À la maison, l'argent manque souvent mais, chez les Masson, on n'a pas l'habitude de se plaindre. Pour moi, c'est simplement le meilleur moment de l'année, celui que j'attends avec impatience : aller voir mon grand-père à l'autre bout de la terre, dans ma Bolivie. Sa chaleur humide, son espace de majesté et le parfum de liberté qui court dans les grandes artères poussiéreuses de Santa Cruz... C'est mon refuge, mon paradis secret. Ma véritable patrie. À mes camarades de classe, en France, je n'en parle même pas. Ils ne pourraient pas comprendre, ils ne me croiraient pas.

Là-bas, nous ne sommes plus les mêmes. Ma mère, il n'y a qu'à Santa Cruz que je la vois sourire, parce qu'elle y rejoint sa « vraie » famille. Quant à mon père, il y trouve son compte : il redevient pendant quelques jours le baroudeur qu'il était dans ses plus jeunes années. Il revit.

Mon padre, d'ordinaire, il ne parle pas beaucoup. C'est un dur, un taiseux. La seule chose qui s'ouvre, chez lui, ce sont ses larges mains calleuses, quand il menace de nous en coller une. Chez nous, à Lorient, il est plutôt fermé, taciturne. Un roc. Il travaille comme un forçat à l'atelier des sous-marins, sur la rade, du matin jusqu'au soir et, quand il rentre, c'est comme si nous n'étions pas là. Il ne nous regarde pas. Ses yeux restent figés sur la table de la salle à manger devant lui, et nos discussions ont toujours l'air de l'agacer. Lui, dans son silence, je devine qu'il rêve d'un ailleurs. De voyages et d'océans et de forêts. Alors on parle à voix basse. Et pourtant, le padre, moi, je l'admire. Je sais que

sa famille lui pèse, que c'est à cause de nous qu'il a renoncé à ses rêves, pour nous faire manger, nous élever, dans la dignité. Si je pouvais, je disparaîtrais. Oui. Pour lui, je disparaîtrais.

Mais dès qu'on arrive en Bolivie, le padre, on dirait qu'il se transforme, qu'il ressuscite. Comme moi. Oh, il ne parle pas beaucoup plus, mais il m'emmène avec lui pour de longues promenades en forêt, à l'ouest de Santa Cruz, au pied des montagnes infinies qui s'étendent jusqu'au Pérou. Fusil sous le bras, dans la nature immense, c'est comme s'il était enfin chez lui, c'est comme s'il était enfin lui. Tous les deux, sans rien dire, nous marchons pendant des heures à travers la forêt vierge, majestueuse, le toit des arbres nous protège des rayons du soleil tout comme des bruits du monde. On est bien.

Mon père connaît le nom des arbres. Parfois, il les nomme, comme ça, devant moi, et je me contente de hocher la tête. Pin du Paraná, flamboyant rouge, palo borracho... Je ne dis rien, de peur de sortir une bêtise et que le padre, irrité, ne mette un terme à notre expédition. Ces moments de bonheur me paraissent si fragiles ! Je retiens mon souffle et je le regarde religieusement poser des pièges, construire des arcs, tailler des flèches, ramasser les baies comestibles, allumer un feu... Ici, mon père, ce n'est plus un modeste ouvrier, ce n'est plus une bête de somme. Ici, c'est un savant, un aventurier. Un guerrier.

Parfois, nous partons deux jours entiers pour une longue balade et nous dormons dans la forêt, avec notre sac sur le dos. Ma mère n'aime pas ça, elle dit que c'est dangereux, mais nous, on s'en fiche. Le danger, c'est de la liberté promise. La nuit, allongés côte à côte dans la douce fraîcheur, nous écoutons les oiseaux nocturnes, le grand-duc américain avec son chant triste qui fait niacouroutoutou et qui se répète à l'infini dans l'écho des cimes. Parfois, nous entendons au loin des rugissements de jaguars, terribles, mais ça ne me fait pas vraiment peur. Au contraire. Plus c'est sauvage, plus ça me plaît. Un jour, je rêve d'en voir un de près. Face à face. Il paraît que ça porte bonheur.

Ces nuits-là, j'ai le cœur qui bat plus fort que jamais. Je m'endors très tard et je sais que mon père voit bien que j'ai les yeux grands ouverts. Pourtant, il ne dit rien : en Bolivie, je ne suis plus un petit garçon. En Bolivie, je suis un homme. Comme lui.

Mais ce lundi de décembre 1971, ce n'est pas avec mon père que je vais me promener. C'est avec Papi José.

— Allez, suis-moi, Marco !

Je hoche la tête et je grimpe sur le cheval à côté du sien. Mon grand-père prend toujours le même, le sien : Nieve, un pur-sang blanc, puissant et résistant comme celui d'un conquistador. Souvent, il lui parle

en espagnol, comme à un vieil ami, un frère. Il dit qu'avec lui il a fait tant de kilomètres que cela fait longtemps qu'ils ont fait le tour du monde, aller-retour.

Il est un peu plus de 16 heures. Le soleil cogne la terre comme un torrent de poussière d'or. Nous traversons Santa Cruz au pas, l'un à côté de l'autre et, du haut de mes douze ans, je suis le roi du monde, droit sur ma selle, le front levé, sérieux comme un requin. J'oublie que je suis un enfant, j'oublie même que je suis français. Je suis Pancho Villa, le plus grand des brigands, que tout le monde craint, que tout le monde respecte. Je suis un guérillero.

En décembre, en Bolivie, c'est le plein été. Dans les plaines orientales, le thermomètre descend très rarement en dessous de vingt-cinq degrés et peut flirter avec les quarante. Mais les gouttes de sueur qui perlent à mon front et dessinent des filets de crasse noire sur mes joues renforcent l'image que je veux me donner. Je ne les essuie pas. Un vrai bandit ne souffre pas de la chaleur.

Autour de nous, la fête célébrant la naissance de l'Enfant Jésus est partout dans les rues. L'air chaud, vacillant, dépose sur le monde un voile jaune et doux. Les longues colonnades des maisons coloniales sont illuminées des guirlandes bariolées de Noël, l'air est empli des saveurs de picana et l'on entend sur les petites places les gamins des campagnes venus faire la quête en jouant des airs traditionnels sur leurs flûtes des Andes. Ici et là, de vieilles femmes assises à même le sol vendent des cigares ou du manioc aux passants, des panetons. Derrière elles, les jeunes filles de la ville, les Cruceñas, promènent leurs jolis fronts bombés, leurs yeux ardents et leurs petits nez mutins le long des arcades. Elles nous regardent fixement, leurs épaules drapées d'un long châle rose, leur chevelure piquée d'une fleur rouge et j'en vois même une accourir à sa porte pour regarder passer le petit Blanc. Elle crie : « Je l'ai vu la première ! » Mon grand-père s'en amuse, il me sourit, mais je reste impassible. Sur mon cheval, rien ne peut m'atteindre, rien ne peut me divertir de ma mission.

Je vais voir le Río Grande.

Quand, enfin, nous sortons de la ville, nous arrivons dans les plaines sablonneuses et arides, sur la grande piste de terre qui file vers l'est, et Papi José, d'un cri, se met au galop. Malgré son âge et sa blessure à la jambe, c'est encore un excellent cavalier. Un coup de talon et mon cheval s'envole à son tour. Et puis mon cœur avec. Le vent fouette mon visage, emportant avec lui les senteurs douces des acacias et des eucalyptus qui bordent notre route. Alors que nos chevaux s'enfoncent dans la

steppe, ni mon grand-père ni moi ne pouvons imaginer que la mort, déjà, nous attend au bout du chemin.

Au nord se profilent les petits villages d'où émergent les clochers des vieilles églises jésuites. Au-delà, les monts rocheux prennent des couleurs bleutées. Sur la piste de terre, nous croisons deux chasseurs, fusil à l'épaule. Ils sourient à notre passage. Plus loin, un vieux camion rouillé, chargé de bêtes. Et puis la région se fait de plus en plus sauvage, de plus en plus déserte, et c'est comme si nous étions tout seuls, en tête à tête avec la Terre.

Je ne sais combien de temps nous chevauchons ainsi, alternant pas et galop pour laisser les bêtes se reposer. Deux heures peut-être. Bientôt, le Río Grande – ou Río Guapay comme on l'appelle aussi – dessine un immense serpent vert au milieu des terres sèches.

— Je connais un endroit où les chevaux pourront traverser, m'explique Papi José. Suis-moi. Mais fais attention, hein, y a des pièges dans la pampa.

Je lui fais un clin d'œil, comme pour le rassurer. Il sourit et s'enfonce dans la steppe, au trot. Le soleil couchant colore le ciel de volutes rosées, et moi je soupire d'allégresse. Je me dis que la vie, c'est ça. Que ma vie est ici. À cet instant, Lorient est tellement loin.

Autour de nous, les buissons verts défilent comme une haie d'honneur qui nous conduit vers le fleuve. C'est la nature qui nous guide. Le bruit des sabots sur la terre dure, le tintement des étriers, la chaleur humide qui envahit nos poumons, l'odeur du cuir et des bêtes... Je vis un rêve éveillé.

Nous ne sommes plus qu'à quelques mètres du Río Grande quand, soudain, le cheval de mon grand-père se cabre devant moi en poussant un hennissement terrible. Son cabrement est même si violent que Papi José lâche prise et tombe à la renverse dans un nuage de poussière.

Pris de panique, je m'arrête aussitôt en tirant de toutes mes forces sur les rênes. À quelques pas à peine, Nieve se couche lentement sur le flanc en gémissant.

Je descends de cheval et cours vers mon grand-père.

— Attention ! me hurle-t-il. Doit y avoir un serpent !

Je regarde par terre, autour de moi. Rien.

Le crotale a dû filer.

Je m'approche.

— Ça va ?

Il hoche la tête, mais je vois bien aux plis sur son front qu'il est inquiet. Il se relève d'un air grave et marche vers Nieve en boitant. Le

puissant cheval blanc, étendu sur le côté, est secoué de soubresauts. C'est un géant à terre. Il tremble. Il hoquette. Une mousse blanche se forme à ses naseaux. Sur sa patte avant gauche, je vois la morsure du serpent qui a déchiré la chair, et la plaie, déjà, qui commence à enfler.

Papi José est à genoux. Comme lui, je vois la détresse dans les grands yeux globuleux de Nieve, ses mouvements de tête saccadés, comme si le cheval voulait se redresser mais n'y parvenait pas. Mon cœur se serre. Même le ciel semble s'assombrir.

Mon grand-père se retourne lentement vers moi. Je lis sur son visage quelque chose comme de la crainte. Une tristesse immédiate et lourde. Je sais combien il aime son cheval. Son Nieve. Et je sais déjà ce qu'il va me dire. Je sais ce que l'on fait d'un cheval blessé qui ne pourra plus se lever. On abrège ses souffrances.

La main de Papi José se porte à sa ceinture et se pose sur la crosse de son pistolet.

— Retourne-toi, Marco. Regarde pas.

Mais je ne me retourne pas. Je reste immobile, comme une statue de pierre.

Mon cœur bat lentement. Paisiblement, même. Je sais ce que l'on fait d'un cheval blessé qui ne pourra plus se lever.

Je regarde mon grand-père. Il soupire et pose une paume fébrile sur le museau de Nieve, puis il penche lentement la tête en avant et je devine que des larmes coulent sur ses joues. La main tremblante, il approche le canon de la tête de son cheval.

Et moi, comme la bête au sol, sûrement, j'attends la détonation.

Mais rien. Le coup de feu ne vient pas.

Le temps s'est arrêté.

Je vois les épaules de Papi José qui s'affaissent, comme si la force le quittait soudain. Je comprends. Mon grand-père a vécu auprès des révolutionnaires en Espagne comme en Bolivie des épreuves que peu d'hommes auraient pu affronter. Mais abattre ce cheval qu'il aime tant...

Je m'approche. Papi se tourne vers moi. Son regard est empli de honte et de peur, impuissant.

Je prends le pistolet dans sa main. Il ne résiste pas. Il me regarde simplement de ses grands yeux perplexes. J'essaie de lui sourire. Je voudrais tellement le rassurer.

Puis je pose le canon sur la tempe de Nieve.

— Qu'est-ce que tu fais, Marco ?

— N'aie pas peur, Papi. Ça va.

Un souffle à peine. Le cheval semble comprendre et secoue nerveusement la tête.

— Non !

D'un geste sûr, j'appuie sur la détente.

La détonation déchire l'air et se répète dans le lointain avant de s'éteindre.

Le crâne du cheval éclate à mes pieds dans une bouillie de chair, de cervelle et de sang. Au loin, des oiseaux posés dans la steppe, apeurés, prennent leur envol.

Mon bras retombe le long de mon corps.

Papi José, le souffle coupé, m'observe soudain comme si j'étais devenu un étranger.

Dans ma poitrine, je ressens un immense soulagement.

4

7 décembre 1985, Paris, 17 h 42

Pierre Klein n'aurait su dire si c'était la peur ou le souffle de l'explosion qui le projeta ainsi contre une gondole, au milieu de laquelle il s'écroura. Les hurlements, bien vite, vinrent se mêler au bruit assourdissant du verre brisé. Les éclats de la vaisselle qui tombait continuèrent longtemps après la détonation, comme une rafale de pistolet-mitrailleur arrosant une immense vitrine de cristal.

Et là, l'irruption soudaine de l'horreur. L'espace tout entier sembla se figer en une seule et unique seconde, comme tétanisé lui-même, puis les images se chevauchèrent dans une série de clichés éphémères. Le feu, la fumée, le sang, les visages horrifiés, et cette douche étincelante surgie soudain du système de sécurité incendie...

Le médecin, sonné, resta un instant étendu au milieu des débris, alors que les clients horrifiés se précipitaient vers les escalators en hurlant. On se marchait dessus, on se tirait par la main, on trébuchait, et la première chose à laquelle Pierre songea fut de se demander pourquoi tous ces gens s'entêtaient à garder ainsi leurs sacs encombrants, emplis de courses. L'ineptie de la panique.

Dans les premières secondes, comme s'il avait eu besoin d'une explication immédiate, il crut à un accident. Une fuite de gaz, peut-être ? Mais les flammes et leur point de départ lui firent bientôt penser davantage à une bombe. Une bombe incendiaire.

À la stupeur primitive succéda une accumulation de sensations. L'odeur âcre de la fumée, les fragrances de ces maudites bougies parfumées, le sifflement dans ses oreilles, la froideur subite des gouttes d'eau qui tombaient depuis le plafond sur son visage figé. Les mains tremblantes, Pierre se releva, regarda la débâcle insensée autour de lui, et lors, comme une évidence, ou comme une programmation de son subconscient, peut-être, une phrase du serment du Conseil de l'Ordre des médecins se mit à résonner dans sa tête. *Je ferai tout pour soulager les souffrances.*

Il tourna la tête vers le nuage de fumée qui continuait de grandir au milieu du rayon, malgré la douche des extincteurs. Le spectacle qui l'attendait lui glaça le sang. À quelques pas de lui, deux corps ensanglantés étaient étendus, immobiles. Devant eux, une jeune femme marchait à quatre pattes au milieu des décombres, appelant au secours, ses vêtements et ses cheveux en flammes. C'était sa belle vendeuse. Et les gouttes d'eau qui continuaient de tomber, comme une douche incongrue, donnaient au sang qui maculait son visage une couleur orangée. Le bruit de cette pluie fine incessante resterait longtemps gravé dans sa mémoire, comme une amère madeleine de Proust.

Le médecin, électrocuté par cette vision, attrapa aussitôt un linge de maison sur une étagère et se précipita pour secourir la jeune femme. Ce n'était pas un geste de raison, mais d'instinct. Un réflexe.

Quand il eut éteint le feu, il obligea la jeune femme à s'allonger et tenta de la calmer. Si la jolie vendeuse avait pu voir à cet instant son propre visage, elle n'y serait probablement pas parvenue. Les brûlures, à n'en pas douter, allaient lui laisser à jamais de bien vilaines marques.

— Restez là, bougez pas, faut attendre les secours.

— Mais, qu'est-ce que j'ai ? Qu'est-ce que j'ai ? s'écria-t-elle en portant les mains à son visage.

Le médecin s'efforça de lui offrir un sourire rassurant et lui attrapa délicatement les poignets.

— Ne touchez pas. C'est seulement des brûlures, vous allez vous en sortir, je vous promets.

Il attrapa un autre linge à côté de lui et en enveloppa le petit corps tremblant. La vendeuse pleurait comme un enfant.

— Restez là un moment, essayez de vous calmer. Tout va bien se passer. Je reviens vite.

Ce ne fut que la première des quatre vies que cet homme sauva ce jour-là, avant l'arrivée des secours.

Des gens comme tout le monde.

Quatre minutes plus tard, à quelques centaines de mètres à peine, une seconde bombe explosa au rez-de-chaussée du magasin Printemps.

5

8 décembre 1985, Montevideo, Uruguay

Sept mois avaient passé depuis son aventure à Monte Caseros. Recherché par la police argentine, tout autant que par l'ambassade britannique et la société de sécurité privée qui l'avait embauché, Marc Masson, laissant la petite Luciana aux soins du couple de fermiers, s'était enfui en Bolivie et avait fait une croix définitive sur sa courte carrière. Il fallait se rendre à l'évidence : le mercenariat n'était pas fait pour un homme comme lui. Le temps des vrais « affreux », la détermination missionnaire et humanitaire des anciens « chiens de guerre », le Yémen, le Congo, le Biafra... tout ça était bel et bien révolu. Le mercenariat d'aujourd'hui avait changé d'odeur : il puait les pétrodollars. Ainsi, après avoir d'abord déserté l'armée française, la seconde vie qu'il avait cru pouvoir s'offrir dans les sociétés de sécurité privées était mort-née, elle aussi.

Les premières semaines, il était resté chez Papi José, à vivre comme un *camba*, à profiter de la paisible sérénité de Santa Cruz de la Sierra, à parler de la révolution avec les compagnons de la Junte, à donner des coups de main ici et là contre quelques billets. Petit à petit, les gens l'avaient adopté. Ils ne l'avaient plus regardé comme ce petit Français qui, jadis, venait passer un mois de vacances chez son grand-père : Marc avait commencé à faire partie du paysage. Et puis, rapidement, se refusant à vivre indéfiniment

aux crochets de Papi José, il avait de nouveau éprouvé le besoin de « gagner » sa vie. Toutes les semaines, il envoyait un peu d'argent au couple d'Uruguayens qui avaient recueilli Luciana et qui, visiblement, s'occupaient d'elle comme de leur propre fille. Longtemps, Marc porterait en lui ce sentiment confus d'avoir à la fois sauvé cet enfant, mais aussi entraîné la mort de sa mère... Continuer d'envoyer de l'argent chaque semaine pour participer à son éducation était sans doute la seule rédemption à sa portée. Mais pour cela, il fallait en gagner.

Diego, le patron d'un abattoir bolivien, lui avait alors proposé d'ouvrir une succursale de sa petite affaire en Uruguay. L'idée était d'installer à Montevideo un deuxième bureau d'exportation pour le bétail, car la ville bénéficiait de l'un des plus gigantesques ports internationaux d'Amérique latine. Il y avait beaucoup à faire, le potentiel était immense, mais les moyens dont Marc disposait restaient limités. Le job, au moins, serait simple : Diego lui ferait parvenir une viande en norme C depuis la Bolivie, et le travail de Marc consisterait à la maquiller en norme B, pour qu'elle puisse être exportée vers l'Europe. Le sulfite, la falsification des valeurs de matières grasses, la modification de l'étiquetage, tout un tas de petites astuces permettaient de faire des miracles pour passer frauduleusement les contrôles. Ici, la pratique était courante. Tout le monde trichait. Pour survivre.

Aussi, un matin, le cœur lourd, le jeune Français avait fait ses adieux à Papi José et était parti pour l'Uruguay, un sac sur les épaules.

Rapidement, il avait dû trouver des entrepôts frigorifiques à louer dans la capitale uruguayenne. Les seuls qui entraient dans le budget ridicule que Diego lui avait alloué se trouvaient dans la zone industrielle de La Teja, un quartier à l'américaine, impersonnel et pollué, quadrillé de longues artères rectilignes, envahies jour et nuit par le ballet ininterrompu des semi-remorques. Les frigos appartenaient au propriétaire mafieux d'une fabrique de glace située au sud de La Teja. M. Sosa, si c'était possible, était encore plus caricatural que le propre patron de Marc. Figure de la pègre locale, petit, gros, les cheveux gras plaqués sur le crâne, il portait un fouet à la ceinture et essuyait constamment la sueur grasse qui coulait sur son front à l'aide d'un mouchoir blanc. Régulièrement, Marc voyait défiler des individus louches qui venaient voir M. Sosa dans sa fabrique de glace, et il se doutait bien que ce n'était pas pour lui

livrer des cornets... Mais ce n'était pas ses affaires et, d'ordinaire, tout ce petit monde se côtoyait sans chercher des poux. La réputation du jeune Français, sans doute, l'avait précédé. On le laissait tranquille. Ici aussi, les gens, même les marchands de passage, avaient appris à le connaître. Comme il se bagarrait souvent, on lui avait même trouvé un surnom : *El furibundo*. Cela n'était pas pour lui déplaire. En général, on ne venait jamais chercher de noises à un type affublé d'un tel sobriquet.

Pourtant, quand il arriva ce jour-là, comme chaque matin vers 5 heures, sur le site des entrepôts, Marc Masson comprit aussitôt que les problèmes allaient vraiment commencer.

Pendant tout le trajet, son petit poste de radio collé contre l'oreille, il avait écouté en marchant les nouvelles venues de France. Sur les grandes ondes, le journaliste avait raconté dans ses moindres détails l'attentat qui s'était déroulé la veille à Paris, de l'autre côté de la planète. Deux bombes dans les grands magasins, en pleine période de Noël. Quarante-trois personnes blessées, dont douze grièvement. Les autorités parlaient de l'œuvre d'un simple déséquilibré et Marc avait bien du mal à y croire. À plus de dix mille kilomètres de son pays natal, et bien que déserteur, il ne put s'empêcher d'éprouver un sentiment de colère et de compassion. Pour sa patrie, un peu, et pour l'innocence sacrifiée, surtout. Tout cela était si loin, maintenant... La France, il n'était même pas sûr de la revoir un jour.

Le soleil se levait lentement sur Montevideo. La ville, immense, ne ressemblait à rien que le jeune homme ait connu auparavant. Les plages infinies, le port industriel, les quartiers anciens aux venelles étroites parsemées de monuments et de villas coloniales, de maisons ornementées dans les tons bleus ou roses... Cette cité aux mille visages – qui semblait figée dans un décor des années 1920 – grouillait à toute heure de ses habitants comme de ses touristes. Dans les rues, les chauffards s'entrecroisaient dans une incompréhensible danse où se mêlaient voitures modernes et charrettes anachroniques, tirées par des chevaux décharnés. Carrefour entre les peuples, aux bras de l'océan, c'était une ville de fête et d'échanges où tout allait très vite. Marc aimait s'y perdre, s'y draper d'un délicieux anonymat et s'offrir aux rencontres avec des voyageurs venus des quatre coins de la planète. À Montevideo, il avait le sentiment d'embrasser d'un seul regard, serein, le monde tout entier.

Mais, ce jour-là, le portail qui menait à ses entrepôts frigorifiques était donc cadenassé, et Marc savait pertinemment pourquoi.

Il poussa un profond soupir. C'était la deuxième fois que Diego ne lui avait pas envoyé l'argent nécessaire pour payer le loyer, et le jeune homme était de nouveau, malgré lui, en retard sur la mensualité. La première fois, le propriétaire dégoûlant, le pouce de sa main droite coincé sous le manche de son fouet, avait accepté quelques jours de sursis, mais avait prévenu que cela ne devait pas se reproduire... Il n'avait pas eu besoin de préciser sa menace. Marc savait parfaitement à quel genre de personnage il avait affaire.

Aussi, ce matin-là, devant la grille close, le jeune Français en vint à se demander s'il n'aurait pas mieux fait de tout envoyer promener, de faire demi-tour et de rentrer en Bolivie chez Papi José. Après tout, ce n'était pas à lui d'assumer l'inconséquence de son patron. Il savait que, malgré ses belles promesses, Diego ne ferait jamais de lui son associé. Alors, à quoi bon encaisser les coups à sa place ? Diego s'en moquait, lui : il était à trois mille kilomètres de là.

Mais Marc n'aimait pas faire les choses à moitié. Il était un homme d'honneur et voulait que cette histoire se termine proprement. Il allait parler au propriétaire, d'homme à homme, et lui expliquer la situation : si Sosa voulait récupérer son argent, il fallait qu'il s'adresse directement à Diego. Marc, lui, jetait l'éponge.

À peine arrivé devant le bureau de Sosa, à l'entrée de la fabrique de glace, le Français comprit que les choses n'allaient pas être si simples. Un par un, les ouvriers s'assemblèrent autour de lui sans rien dire, jusqu'à former un cercle. Le jeune homme eut la conviction qu'ils l'attendaient déjà depuis un moment. Il se frotta le visage, prêt au pire, quand la porte du bureau s'ouvrit brusquement.

M. Sosa s'avança lentement en sortant de sa poche arrière un petit revolver calibre.38 à canon court.

Marc sentit son corps tout entier se tendre.

Tout en le fixant des yeux, le mafieux s'arrêta juste devant lui et posa le canon de son arme contre sa tempe.

— Je t'avais prévenu, le Français. J'ai horreur des mauvais payeurs.

Masson ne vacilla pas.

— Monsieur Sosa...

Avant que Marc ait pu terminer sa phrase, de l'autre main, le propriétaire lui envoya une grande gifle. Pas un coup de poing, mais une gifle colossale.

Avec une arme braquée sur la tempe, Marc n'osa même pas parer le coup. Il le prit de plein fouet et tomba à la renverse. Aussitôt, les ouvriers lui sautèrent dessus et commencèrent à le rouer de coups.

Depuis le sol, Marc se défendit comme il put, mais ils étaient nombreux et, il avait beau être aguerri au corps à corps, leurs chaussures lui labouraient le ventre, le dos, le visage. Il encaissa en contractant les muscles puis, dans un ultime effort, il parvint, en roulant sur le côté, à se dégager de leur assaut et à se relever. Cerné, il ne pouvait fuir, mais seulement se battre. Le visage déjà ensanglanté, il se mit en garde et fonça vers un premier adversaire. Il l'étendit au premier uppercut. Puis un second. Le jeune homme frappait avec la précision et la puissance que lui avaient données des années de boxe anglaise. Il touchait à la tempe ou au menton à chaque fois. Des coups durs et vifs, puissants comme ceux d'une masse. Mais alors qu'il venait de faire chuter un cinquième ouvrier, il entendit le claquement sec du coup de fouet qui lui entailla la hanche droite. Puis, venu de nulle part, un coup de matraque sur le crâne.

Alors qu'il s'effondrait, encore conscient, Marc songea que c'était la fin. Ces ordures allaient le tuer et le jeter dans le fleuve Aroyo Pantanoso, qui coulait derrière les entrepôts. S'il voulait vivre, il devait s'enfuir. Il devait se relever encore une fois. Sa vue se brouilla. Il ne pouvait pas se laisser faire. C'eût été une mort idiote, la plus idiote et la plus injuste qui pût être. S'il devait mourir, que ce fût debout.

Au même instant, avant même qu'il n'ait pu tenter de se redresser, un coup de pied le saisit en pleine face. La dernière image que Marc crut voir, ce fut le visage de son père, qui le regardait d'en haut, d'un air d'écœurement.

Puis il perdit connaissance.

6

8 décembre 1985, Paris

— Excusez-moi, il y a une réunion en cours, je ne peux pas vous laisser entrer.

Le grand brun aux yeux d'un bleu d'argent qui venait d'entrer dans le hall de l'Hôtel Beauvau, les mains enfoncées dans les poches

de son jean, fronça les sourcils et regarda d'un air amusé le policier en uniforme qui s'était levé derrière le comptoir.

— C'est mes bottes ?

— Pardon ?

— C'est à cause de mes bottes, c'est ça ? répéta l'homme en relevant la pointe de ses santiags.

— Pas du tout, c'est juste que le ministre est en pleine réunion et j'ai pour ordre de...

— Ben oui, je sais, je suis attendu à cette réunion, figurez-vous ! Mais, du coup, je me demande pourquoi vous vous êtes directement dit que je pouvais pas être invité à cette réunion. Je me dis que ça doit être à cause de mes bottes...

Le jeune agent de police peina à masquer son embarras, comprenant qu'il venait peut-être de commettre une légère bourde. Le gaillard en santiags n'avait pas l'accoutrement habituel des intervenants de la place Beauvau.

— Non, elles sont très bien vos bottes. Je croyais juste que tout le monde était arrivé, vu que la réunion a déjà commencé...

— C'est des Tony Lama, mon garçon, faites à la main, à El Paso, dans le Texas. Attendez, le président Truman lui-même portait des Tony Lama ! Vous savez combien ça coûte une paire de bottes pareilles ?

— Euh non, mais elles sont très jolies, en effet... Et donc, vous êtes ?

Le grand brun adressa un clin d'œil au policier, comme pour le rassurer, puis lui montra ses papiers.

— Olivier Dartan, avec un D, comme DGSE¹.

Les joues du jeune agent s'empourprèrent.

— Ah, oui, je suis vraiment désolé... Vous étiez effectivement attendu. Suivez-moi.

Les talons de l'officier goguenard claquèrent sur le vieux parquet ciré de l'Hôtel Beauvau, comme il suivait son collègue vers l'un des somptueux salons du ministère de l'Intérieur.

Olivier Dartan, qui approchait tout juste la quarantaine, avait suivi une carrière fulgurante dans les services secrets, malgré une indépendance d'esprit qui, au sein de la Boîte, n'était pas toujours vue du meilleur œil – pas plus que son accoutrement de cow-boy

1. Direction générale de la sécurité extérieure.

moderne, d'ailleurs. Ancien élève de Saint-Cyr, ayant fait un passage au sein des fusiliers commandos avant de rejoindre la DGSE, ce n'était pas seulement un brillant analyste, cultivé et sage, mais aussi un homme d'action, qui aimait toujours travailler sur le terrain, même si cela ne faisait plus partie des prérogatives d'un chef de poste adjoint au Liban. Si beaucoup de ses confrères l'admiraient, on en comptait aussi quelques-uns qui éprouvaient pour lui une irrépressible jalousie. Mais Dartan n'était pas du genre à se soucier du regard d'autrui.

Tout juste rentré de Beyrouth, on lui avait demandé de venir participer à cette réunion extraordinaire du Cilat¹ – qui avait normalement lieu le jeudi – afin d'y remplacer le général Émin, directeur du Renseignement à la DGSE, dont le planning était visiblement surchargé. Dartan, qui passait pour être l'un des plus grands spécialistes des Proche et Moyen-Orient au sein de la Boîte, avait certes toute sa place dans cette réunion de crise, mais il y venait bien malgré lui. Les grands conciles de chefs n'avaient jamais été sa tasse de thé, et il doutait sérieusement de leur efficacité réelle. Pour lui, le véritable travail du renseignement se faisait sur le terrain, et nulle part ailleurs.

Quand il entra dans le luxueux salon, il vit en effet que tous les autres intervenants étaient déjà là. Avaient-ils été délibérément convoqués avant lui, ou étaient-ils si pressés qu'ils étaient tous arrivés en avance ? Directeurs de cabinet de Matignon, de la Justice, de la Défense et du Quai d'Orsay, représentants des directions générales de la Police et de la Gendarmerie nationales, DST², unité antiterroriste, tout le monde avait déjà pris place... La table était recouverte de photos et de documents épars, les gobelets de café étaient vides, et chacun avait pris ses aises.

Au bout de la table, Dartan fut heureux d'apercevoir le visage affable et joufflu d'une vieille connaissance. Le commissaire Arnaud Batiza, un Antillais bien en chair, officier au sein de la division spécialisée dans la lutte antiterroriste à la DST, lui fit signe de venir s'asseoir à côté de lui.

— On a commencé sans toi, Olivier, lui murmura-t-il avec un clin d'œil.

1. Comité interministériel de lutte antiterroriste.

2. Direction de la surveillance du territoire.

Les deux hommes se connaissaient de longue date. S'ils avaient ensuite pris des routes différentes, ils s'étaient rencontrés vingt ans plus tôt sur les bancs de la fac de droit, à Assas, avant que Dartan ne bifurque vers Saint-Cyr, et ils s'estimaient profondément l'un et l'autre. Ils partageaient notamment un amour pour les bons whiskies...

Dartan s'assit à côté du grand Noir en lui tapotant amicalement sur le bras.

— Ça me dérange pas plus que ça, va...

— Monsieur Dartan, je suppose ? le salua le ministre de l'Intérieur, installé au centre de la longue table.

Pierre Joxe, un énarque à la brillante carrière politique, faisait partie depuis longtemps de la garde rapprochée du président Mitterrand. Soupçonné d'avoir participé aux fuites dans la presse sur l'affaire du *Rainbow Warrior*¹, donc d'avoir permis l'arrestation des deux agents clandestins de la DGSE, il ne bénéficiait guère, en revanche, d'une image très favorable au sein des Services, avec lesquels il entretenait des liens pour le moins tendus.

— Pour vous servir, répondit Olivier en mimant le salut militaire.

— Les habitudes vestimentaires ont drôlement changé, à la DGSE, dites-moi...

Quand il était à Paris et qu'il n'avait pas besoin d'assumer sa couverture diplomatique à l'ambassade de Beyrouth, Dartan en profitait en effet pour se mettre à son aise. Santiags, jeans, blouson aviateur, on était bien éloigné du costume diplomatique.

— J'ai remplacé le général au pied levé, alors j'espère que vous ne m'en voudrez pas. Officiellement, je suis en congé...

— Vous savez, les congés, dans une période pareille... Du moment que votre esprit est tout entier dévoué au boulot, à vrai dire, je m'en fiche que vous vous déguisiez en John Wayne.

— Mon esprit est tout entier dévoué, affirma Dartan d'un air amusé. Alors, qu'est-ce que j'ai raté ?

— Nous avons fait un tour de table au sujet des attentats. Et vous arrivez à point nommé. Bien qu'ils aient eu lieu sur le territoire national, nous nous sommes dit que la DGSE avait peut-être des informations complémentaires à porter au dossier...

1. Nom d'un bateau de l'association GreenPeace, coulé par la DGSE en juillet 1985. L'opération ayant entraîné la mort de l'un des membres de l'équipage, et les agents s'étant fait prendre par la police néozélandaise, l'affaire se transforma en un immense scandale politico-médiatique.

— Au sujet de la version officielle ? ironisa Dartan. J'ai entendu sur Antenne 2 que c'était l'œuvre d'un simple déséquilibré... Alors tout va bien, non ?

— Un déséquilibré qui fait sauter deux bombes incendiaires à cinq minutes d'intervalle, dans deux magasins différents, intervint Batiza à côté de lui, de sa grosse voix caverneuse, l'hypothèse est discutable, si je puis me permettre. Mais nous ne sommes pas ici pour travailler sur le discours officiel, n'est-ce pas, monsieur le ministre ?

Le commissaire de la DST n'avait pas sa langue dans sa poche, lui non plus, une raison de plus pour que Dartan garde pour lui une affection particulière.

— Nous devons d'abord rassurer le public, se défendit Joxe. Et, après tout, les deux bombes étaient artisanales... Des bidons d'essence avec un peu de matière explosive et un détonateur actionné par un réveil, ce n'est pas forcément l'œuvre d'une grande organisation.

— Pas *forcément*, osa Batiza.

Le ministre écarta les bras d'un air impuissant.

— Bon. Si vous avez demandé à la DGSE de venir à la table, même tardivement, c'est que la version officieuse ne doit pas être bien remplie non plus, reprit Dartan.

— En effet, répondit Joxe. Et c'est pour ça que j'ai demandé cette réunion d'urgence. Sur cette affaire, nous avons besoin que DST et DGSE travaillent main dans la main, messieurs. Ça vous changera.

Batiza se pencha vers son ami pour chuchoter de nouveau.

— Toi qui dis toujours que nos Services ne travaillent pas assez ensemble, tu dois être content...

Dartan acquiesça d'un air entendu. La malice de son ami l'avait toujours amusé. Cela faisait partie du jeu. Depuis la nuit des temps, DST et DGSE – en plus d'être, par nature, très cloisonnées – se livraient une guerre des Services plus ou moins courtoise, à coups de planches savonneuses, de rétentions d'information et de transferts de responsabilités. Il n'était pas dupe : si la DST lui tendait la main, c'est qu'ils n'avaient rien, rien du tout, et que le ministre devait leur mettre une pression extraordinaire. D'abord les otages au Liban, et maintenant ça. Deux bombes en plein Paris. Un climat de terreur pendant les fêtes de Noël, à quatre mois des élections, ce n'était pas bon pour le petit commerce... Et la présidence

Mitterrand, qui avait déjà enduré le scandale du *Rainbow Warrior*, se serait sans doute volontiers passée d'un nouvel épisode dramatique.

— Vous n'avez pas la moindre piste ? demanda Dartan en s'adressant à toute la table.

Les directeurs de cabinet et représentants des forces de l'ordre échangèrent des regards embarrassés.

— Aucune revendication, aucun témoignage concret sur un éventuel poseur de bombes, répondit Batiza, comme tout le monde restait muet. Les Services amis, américains, allemands, anglais ou italiens, n'ont rien non plus. Aucune alerte. Alors, forcément, on s'interroge... Nous avons évoqué le groupe Action Directe¹ ou le FLNC², mais c'est pas leur mode opératoire, et ils auraient certainement déjà revendiqué. Pour l'instant, la piste la plus sérieuse, c'est Abou Nidal. Mais, en l'absence de revendication...

— Abou Nidal ? À ma connaissance, notre poste à Damas n'a eu aucune alerte particulière, affirma Dartan tout en regardant les photos disposées sur la table, où l'on voyait les terribles dégâts causés par les bombes dans les deux grands magasins.

— Des fragments d'un journal arabe, *Al Quabas*, ont été retrouvés dans les décombres aux Galeries Lafayette, et on peut penser que ce journal enveloppait la machine incendiaire, précisa le représentant de la Police nationale.

Dartan haussa un sourcil. *Al Quabas*, un journal koweïtien... C'était maigre, comme piste. Il hésita un instant à faire part de son intuition personnelle, qu'il avait déjà évoquée la veille avec le colonel Gautier, son chef de poste à Beyrouth. Puis il se dit que l'heure n'était plus, pour lui en tout cas, aux cachotteries.

— Le peu d'informations que vous avez bien voulu nous transmettre sur l'explosif, à savoir du C4, nous rappelle fortement celui utilisé contre l'ambassade de France au Koweït, en décembre 1983.

— Tu penses au Hezbollah ? demanda Batiza, d'un air intéressé.

Dartan haussa les épaules.

— Ça pourrait se tenir. Les motifs pourraient être les mêmes que pour les otages français au Liban...

1. Groupe terroriste anarcho-communiste ayant revendiqué plus de 80 attentats ou assassinats sur le territoire français entre 1979 et 1987.

2. Front de libération nationale corse.

Le 22 mars, Marcel Fontaine, vice-consul de France, et Marcel Carton, chef du protocole à l'ambassade, avaient été tous deux enlevés en pleine rue à Beyrouth. Deux mois plus tard, cela avait été le tour de Jean-Paul Kauffmann, journaliste à *L'Événement du jeudi*, et de Michel Seurat, sociologue au CNRS. On restait depuis lors sans nouvelles des quatre Français. Les enlèvements avaient été revendiqués par un groupe obscur, le Djihad islamique, qui réclamait notamment la fin de l'aide militaire française à l'Irak, dans la guerre qui l'opposait à l'Iran.

L'affaire des otages français occupait à présent la grande majorité du travail de Dartan. Grand spécialiste du Proche-Orient, il avait été affecté au Liban alors que le pays, depuis près de dix ans, était plongé dans une terrible guerre civile où politique, religion et grand banditisme s'imbriquaient d'une manière aussi complexe qu'incertaine. Le Grand Liban, voulu par la France au lendemain de la Première Guerre mondiale, était devenu le terrain de conflits internationaux qui, chaque jour, déchiraient un peu plus la chair de ce beau et grand pays. Divisé entre pro-Israéliens et pro-Palestiniens, le Liban était aussi tiraillé entre l'influence de la Syrie et celle de l'Iran, le tout donnant lieu à des conflits qui avaient fini, à l'évidence, par déclencher l'ingérence des pays occidentaux, et en particulier des États-Unis et de la France.

— Je sais que c'est votre obsession, à la DGSE, intervint le ministre, mais l'implication du Hezbollah dans l'enlèvement des otages n'a toujours pas été prouvée...

Dartan se contenta de sourire. L'implication du Hezbollah était un secret de polichinelle. Sous le nom de Djihad islamique, les Libanais agissaient pour le compte des Iraniens, qui les finançaient allègrement en retour. Dans le cadre de sa fonction de chef de poste adjoint à Beyrouth, l'officier avait eu tout le loisir de documenter la chose de manière assez circonstanciée. Il avait montré comment l'organisation clandestine du Djihad islamique servait de paravent à toute riposte militaire, en revendiquant des actions qui étaient en réalité commanditées par l'Iran. Visiblement, sa thèse n'avait pas les faveurs du ministère. Ce n'était pas la première fois que le gouvernement ignorait les mises en garde des Services. Cela se terminait rarement bien.

— Admettons que cela puisse être eux, intervint Batiza. Qu'espérerait le Hezbollah en faisant sauter deux bombes à Paris ?

— La même chose qu'avec les otages. Dans ce genre de cas, les motivations des commanditaires et celles des exécutants ne sont pas toujours les mêmes, mais ils peuvent faire d'une pierre deux coups...

— C'est-à-dire ? demanda Joxe, attentif.

— Scénario possible : l'attentat est commandité par l'Iran et exécuté par le Hezbollah. Motivations de l'Iran : premièrement, la France lui doit beaucoup d'argent, n'ayant toujours pas remboursé la dette de 1 milliard de dollars qu'elle lui doit pour le financement d'Eurodif, le consortium d'enrichissement de l'uranium. Deuxièmement, Paris continue de soutenir l'Irak, pire ennemi de Téhéran, en lui fournissant des armes, et d'héberger des opposants iraniens dont l'ayatollah Khomeini veut la peau. Motivations du Hezbollah libanais ? Une continuité dans l'escalade de la violence entre eux et l'Occident. Ça a commencé par les deux attentats de 1983, revendiqués par le Djihad islamique, qui ont tué 58 Français dans l'immeuble Drakkar¹ et 241 Américains à l'aéroport de Beyrouth. S'enchaînent les représailles, bombardement par la France d'une caserne dans le fief du Hezbollah le mois suivant, puis la bombe posée par la CIA...

— Rien ne prouve que c'était la CIA ! intervint le directeur de cabinet des Affaires étrangères.

— ... la bombe posée par la CIA en mars dernier près du domicile du Cheikh Fadlallah, guide spirituel du Hezbollah, qui en réchappe miraculeusement, alors que 80 civils libanais, principalement des femmes et des jeunes filles, sont tués sur le coup.

— Dans ce cas, le Hezbollah aurait plutôt frappé les États-Unis, non ? suggéra le ministre.

— La France est une cible plus facile et tout aussi coupable à leurs yeux. L'Iran a peut-être décidé de durcir le ton, et le Hezbollah est sans doute ravi de lui rendre ce service...

— J'entends beaucoup de « peut-être », monsieur Dartan, rétorqua finalement Joxe. C'est loin de constituer une preuve. Nous avons six blessés entre la vie et la mort au service des grands brûlés de l'hôpital Percy, on ne peut pas se contenter de suppositions.

— J'entends bien. Et pour l'instant, moi, je vous parle de pistes, pas de preuves...

1. Immeuble occupé par des militaires français à Beyrouth.

— Malheureusement, ce dont j'ai besoin, c'est de preuves tangibles ! Nous n'allons pas faire trembler la France entière sur de simples conjectures ! Tant que nous ne lui aurons pas prouvé le contraire, le gouvernement préfère rester sur la thèse d'un déséquilibré.

— Un déséquilibré très doué. J'ai bien compris, ironisa l'officier de la DGSE.

Le ministre se leva, visiblement agacé, et fit un geste qui laissait entendre que la réunion était terminée.

— Messieurs, il ne vous reste plus qu'à vous mettre sérieusement au boulot.

Quand la pièce se fut vidée, Olivier Dartan se retrouva enfin seul avec le corpulent commissaire de la DST. L'Antillais, brillant policier, avait tous les signes extérieurs du bon vivant : flegme, embonpoint, regard espiègle et, dans sa voix, la signature d'une longue et consciencieuse consommation d'alcool et de tabac.

— Le Hezbollah, hein ? glissa Batiza en tapotant sur la table.

— Pour le compte de l'Iran, oui. Quand tu veux faire la liste de tes ennemis, commence par ceux auxquels tu dois le plus de pognon... Les guerres de religion n'existent pas, Arnaud, tu sais bien. C'est toujours des histoires de fric, bien déguisées. Un milliard de dollars, ça fait une jolie somme, quand même. Tu sais qu'en allemand, le mot dette, *die Schuld*, est synonyme de culpabilité ?

— Oh, tu sais, moi, l'allemand...

— J'ai bien peur qu'on ne soit qu'au tout début d'un sacré merdier.

— Le Hezbollah, répéta Batiza en hochant lentement la tête d'un air songeur. T'as remarqué une agitation particulière, du côté de Beyrouth ?

— Avec l'affaire des otages, il se passe tous les jours quelque chose à Beyrouth, tu sais...

— Eh bien, ouvre l'œil de ce côté-là, Olivier. Nous avons toi et moi l'occasion d'entrer dans l'histoire, si nous parvenons à faire travailler nos deux services main dans la main.

— Je ne sais pas pour la DST, mais le propre d'un service secret n'est pas de vouloir entrer dans l'histoire, mon vieux...

Le commissaire lui tapa sur l'épaule.

— Alors, disons, dans la légende !

Carnet de Marc Masson, extrait n° 2

Mai 1972. Lorient. J'ai treize ans.

Comme tous les soirs de la semaine, j'attends Aline, ma sœur aînée, à l'angle de la rue Voltaire et de la rue de l'Amiral-Courbet, à mi-chemin entre son lycée et mon collège, pour que nous rentrions ensemble. Et, comme tous les soirs de la semaine, Aline est en retard.

Le soleil de mai illumine les façades blanches des immeubles de Lorient. Ici, depuis la reconstruction, tout est blanc, tout est neuf, tout est lisse. Un peu trop. L'après-guerre a transformé la ville en une cité calme et immaculée, un immense hôpital. À quelques pas de là, la rade souffle jusque dans les rues l'odeur iodée de l'océan, c'est comme si elle alimentait Lorient tout entier. Les mouettes tournoient au-dessus de ma tête, je jurerais qu'elles se moquent. Je plisse les yeux pour ne pas être ébloui. Appuyé contre la barrière de fer où j'attends ma sœur tous les soirs, je suis plongé dans mon livre. Lorenzaccio de Musset. Le mois dernier, la professeure de français nous a demandé de l'étudier. Dans la classe, tout le monde a soupiré. Tout le monde, sauf moi. C'est la troisième fois que je le lis. L'histoire me touche au plus profond de mon être. Mes camarades de classe sont des imbéciles. Ils ne peuvent pas comprendre. Ils ne savent pas. Mais Lorenzo, c'est moi. Chaque ligne de la pièce me hante, comme si elle avait été écrite pour moi. C'est sûrement un peu ridicule. Mais je suis comme les mouettes qui tournoient dans le ciel de Lorient : je m'en moque.

Soudain, des rires stridents me tirent de ma lecture. Je relève la tête. Aline apparaît au bout de la rue, qui prend son temps, traîne des pieds, entourée d'un essaim bruyant de jeunes crétines. Elles se ressemblent toutes. Les mêmes tics, la même gestuelle exagérée, les mêmes vêtements, les mêmes chaussures blanches, les mêmes rires ultrasoniques. Quand ma sœur arrive enfin près de moi, son visage s'obscurcit et elle me jette à peine un coup d'œil. Devoir rentrer avec son petit frère, c'est le sommet de la honte, une corvée. Pour elle, je suis un étranger. Après ce qui s'est passé en Bolivie, ma mère et ma sœur ne m'ont plus jamais regardé comme avant. À leurs yeux, je crois que je suis devenu un animal, un monstre. Moi, je voulais juste être un homme.

— À demain, les filles.

Ses amies ne me regardent pas non plus. Je fais partie du décor. Aline se met en route, sans même vérifier que je la suis, et maintenant

elle marche vite, très vite, comme pour abréger sa souffrance. Je lui emboîte le pas, et je ne dis rien. Je ne dis jamais rien : je ne voudrais pas qu'elle croie que son indifférence me touche. D'un pas mécanique, je la suis, et je me replonge dans mon Lorenzaccio.

— *Allez, grouille ! T'es chiant avec ton livre !*

Ses braillements glissent sur moi comme le vent de l'océan. Je suis ailleurs. Alexandre de Médicis vient de mourir. Autour de moi, je ne vois plus les rues blanches de Lorient, mais ruelles florentines, églises et palais, et mes pas me guident tout seuls jusqu'à ce que nous entrions dans notre immeuble et montions dans les étages. Les mêmes marches chaque matin, chaque soir. Pourtant, ce jour ne va pas être comme les autres. Il fait partie de ceux qui resteront à jamais gravés dans ma mémoire.

— *C'est quoi ce délire ?*

Arrêté en haut de l'escalier, derrière ma sœur, je referme mon livre usé. La porte de l'appartement est fermée à clef. Notre mère n'est pas là. C'est inhabituel.

— *T'as pas les clefs ? je demande, bêtement.*

Pour toute réponse, je n'obtiens qu'un haussement d'épaules. Je m'assieds dos au mur, et je me remets à lire. Notre mère finira bien par arriver.

Aline tourne en rond sur le palier en râlant. La patience n'a jamais été son fort. Soudain, la porte de l'appartement d'en face s'ouvre et Mme Lazare apparaît. Elle traverse le couloir et vient tout droit vers nous. Elle nous regarde d'un air épouvanté, les paumes plaquées sur ses grosses joues rouges.

— *Oh, mes petits, mes pauvres petits ! Votre maman m'a demandé de vous garder ce soir. Il est arrivé un malheur.*

Aline blanchit.

— *Votre papa a eu un grave accident à son travail.*

Je la regarde en fronçant les sourcils. Je déteste le mot « papa ». C'est mon père, pas mon papa. Et il ne peut rien lui arriver.

8

8 décembre 1985, Paris

Les deux hommes se retrouvèrent en fin d'après-midi dans les sous-sols d'un petit restaurant de spécialités orientales, rue de

Chartres, dans le quartier de la Goutte d'Or, à quelques pas de Barbès-Rochechouart.

Celui qui se faisait appeler « Ali » utilisait régulièrement cette ancienne réserve, prêtée par Aïssa, le patron du restaurant, quand il avait besoin de recevoir quelqu'un à Paris, loin des regards et des oreilles indiscrètes. Grand, plutôt beau garçon, il portait une barbe taillée de près et avait le regard profond, sombre et mélancolique.

— *Assalamu alaykougum.*

— *Wa alaykougum assalam.*

Le second homme, qui se faisait appeler « Abdel » et qui avait une place de choix au sommet de l'organisation, s'assit à la petite table en formica où Ali, honoré par la visite d'un chef si important, avait préparé quelques pâtisseries et deux tasses de thé à la menthe.

— Nous sommes fiers de toi, le Tunisien, fit Abdel avec un hochement de tête admiratif. *Jazak Allahu kheir*¹. Tu es un vrai moudjahid, et tu marches dans la voie de la Sunna, dans l'Islam véritable.

— Je ne suis qu'un serviteur pour accomplir la volonté de Dieu, mon frère. Les Français sont des porcs qui ne pensent qu'à l'argent. Ils ne croient pas en Dieu et ils se moquent des musulmans. Ils n'entendent pas les cris des morts qui tombent au Liban et en Iran. Et, pendant ce temps-là, leurs politiciens s'engraissent en vendant à Saddam les armes qui tuent nos frères.

— Les *kouffar*² vont payer pour le sang de nos enfants.

— *Inch'Allah.*

Abdel désigna alors d'un air complice la lourde valise qu'il avait apportée.

— Je t'ai ramené du matériel d'Allemagne, Ali. Tu dois garder ça pour Hussein. Nous allons frapper encore.

— J'ai pensé à des endroits. Des lieux symboliques, qui les toucheront dans leur chair. La tour Eiffel, l'Hôtel de Ville, les Champs-Élysées, des commissariats de police...

— Bien. Nous devons frapper là où il y a beaucoup de monde. Aux heures d'affluence. Que les Français découvrent à leur tour ce que c'est que de voir des civils en sang sur leurs trottoirs.

— Je vais avoir besoin de plus de monde. C'est beaucoup de travail.

— Hussein viendra pour t'aider. C'est lui qui se chargera des explosifs. Mais tu peux monter une équipe ici, pour la logistique.

1. Qu'Allah te récompense.

2. Mécréants.

Je t'ai apporté de l'argent. Il te faut des hommes que la Police ne connaît pas. Des Maghrébins, comme toi, pour brouiller les pistes. Il te faut des jeunes. Des croyants.

— Je peux les recruter à la mosquée.

— Fais-le. Pour la prochaine attaque, nous nous chargerons de la revendication. Toi, tu dois rester dans l'ombre Ali, ton nom sera sur toutes les lèvres.

— Ce n'est pas pour la gloire que je fais ça.

Ce n'était pas tout à fait exact, et son interlocuteur le savait bien mais, pour la forme, il lui adressa un signe de tête admiratif.

9

8 décembre 1985, Montevideo

Le halo éblouissant d'un soleil blafard. La douleur, familière, vieille compagne. Marc Masson se réveilla, brisé, au creux d'un caniveau. Il n'avait pas la moindre idée du temps qui avait passé. Plusieurs heures sans doute. Les ouvriers de Sosa avaient dû le transporter dans le coffre d'une voiture et le lâcher là, dans cette ruelle déserte, comme un vieux sac à ordures.

Le sang séché tirait la peau de son visage. Sa paupière gauche était si gonflée qu'il ne pouvait plus ouvrir l'œil. Quant au lancinement dans ses poumons, il ne laissait que peu de doute : Marc devait avoir une côte cassée, plusieurs peut-être. Ce n'étaient pas les premières. La boxe et l'armée, depuis longtemps, lui avaient appris à apprivoiser la douleur. Avoir mal, c'était être vivant, et être vivant, c'était déjà beaucoup.

Un goût ferreux de sang dans la bouche, il se releva péniblement en crachant. Une migraine terrible lui comprimait le cerveau. Ces salauds l'avaient dépouillé. Il n'avait plus rien, ni argent, ni papiers. Et il ne savait pas où il était. Le quartier ressemblait à un bidonville.

Titubant comme s'il était ivre, Marc remonta la petite ruelle en s'appuyant sur un vieux mur de béton couvert de graffiti. Il faisait peine à voir et, s'il n'avait eu cette douleur à la poitrine, la chose l'aurait presque fait rire, tant elle était pathétique.

Il avait fui la France, sa sinistrose, déserté une armée devenue trop ennuyeuse pour venir renaître ici, dans son Amérique latine, et voilà qu'il venait d'y frôler la mort une nouvelle fois. La farce n'était donc pas terminée. Toute sa vie, la faucheuse, sans doute, danserait avec lui, jusqu'au dernier tango.

Et maintenant ? Il regarda le ciel, comme par défi. Mourir, pour quoi pas ? Mais pas pour ça. Pas pour Diego. La cause n'était pas assez noble pour un Lorenzaccio.

Quand il arriva au premier croisement, le décor commença à lui donner une petite idée du quartier où il se trouvait. Ces bicoques de plain-pied à peine entretenues, ces rues désertes aux murs bariolés, ces trottoirs défoncés et ces trous dans la route... C'était Villa del Cerro, l'un des *barrios* les plus pauvres de la ville.

Merde, je suis à ma place, ici : un beau clochard.

Il avait beau chercher, nulle part il ne voyait âme qui vive. Ici, la journée, les gens travaillaient ou se terraient chez eux. Au loin, il aperçut les contours d'une église. La mâchoire serrée pour contenir les râles que la douleur faisait remonter jusqu'à sa gorge, il traversa la longue rue jusqu'à Nuestra Señora de Fátima.

C'était une église récente dont la façade impeccable tranchait avec le reste du quartier. Elle semblait déserte. Marc passa le muret couvert d'inscriptions grossières peintes à coups de pinceau et, claudiquant, essaya d'ouvrir la grande porte rouge qui fermait l'édifice religieux. Verrouillée.

Épuisé, il resta un instant appuyé contre le mur blanc de l'église, harassé par le soleil de midi, puis il s'apprêta à se remettre en route quand une voix l'arrêta dans son élan.

— Eh ! Qu'est-ce que tu fais là ?

Un vieux prêtre, vêtu de son aube blanche, venait d'apparaître dans l'entrebâillement de la porte, une cigarette coincée au bord des lèvres. Les épaules larges, le visage buriné, anguleux, il n'avait pas l'air commode, et ses épais sourcils blancs surplombaient un regard sombre.

— Je... Je me suis fait attaquer, mon père.

L'homme le dévisagea de la tête aux pieds, d'un air méfiant.

— Touriste ?

La réponse du jeune homme resta volontairement vague :

— Français.

Le visage du prêtre se détendit.

15 décembre 1985, Beyrouth

— *Kifak* ? Ça va, mon ami ?

— On fait aller, mon bon Nassim, on fait aller, répondit Olivier Dartan en serrant le bras de son informateur. Et vous, comment ça va ?

Nassim Kara, un Druze¹ d'une quarantaine d'années, était l'une des rares « sources conscientes » du chef de poste adjoint, à savoir un informateur qui savait pertinemment qu'il fournissait des informations aux Services français, et qui était discrètement rémunéré pour le faire. D'ordinaire, pour préserver sa couverture, Dartan préférait travailler avec des sources « inconscientes », mais, avec le temps, il avait noué avec ce bon Nassim de solides rapports de confiance.

Le rejoindre pour s'entretenir avec lui était toujours une opération laborieuse. Il fallait à Dartan des montagnes de précautions pour ne pas prendre le risque de compromettre sa couverture diplomatique, tout comme la collaboration de son informateur. Rupture de filature, changement de véhicules en sous-sol, parcours de diversion... S'assurer que le contre-espionnage ne pouvait l'avoir suivi demandait une organisation infaillible.

Le Druze haussa les épaules.

— *Inch'Allah*... Quand j'ai commencé à travailler pour l'hôtel, dans les années 1960, nos invités venaient boire des coupes de champagne juste ici, sur ce toit, vous imaginez ? *Ya allah*, on recevait des hôtes prestigieux, à l'époque ! Je me souviens, j'ai servi le roi Hussein de Jordanie et le Shah d'Iran, à l'endroit exact où vous voyez ce vieux pot de fleurs fanées.

— Et maintenant vous ne servez plus que des satanés journalistes, hein ?

— Oh, je me plains pas, mon ami, je me plains pas. C'est juste qu'on dirait que tout le pays est en congé maladie, n'est-ce pas ? Et maintenant, plus personne n'ose monter sur le toit. À part vous et moi.

1. Population du Proche-Orient professant un islam hétérodoxe dérivé du chiisme.

Pour être sûr que personne ne puisse les espionner depuis un point plus élevé, Dartan savait que la meilleure solution était de monter sur le plus haut toit du quartier. Cela faisait plusieurs mois qu'il avait l'habitude de retrouver son contact au sommet de l'hôtel Bristol, où travaillait Nassim. Adossé au mur de la machinerie des ascenseurs, l'officier semblait regarder la ville avec mélancolie, comme un général contemple le champ de bataille aux dernières minutes de la déroute.

La zone ouest de la capitale libanaise – fief du camp musulman – portait, partout où l'on posait son regard, les stigmates terribles du siège israélien et de la guerre civile. La mort, aléatoire, se promenait ici encore comme dans son propre salon. Elle pouvait surgir à chaque coin de rue, au bout du fusil des milices armées, Amal¹, Hezbollah, chrétiens, palestiniens, comme au sortir du canon d'un enfant soldat. À Beyrouth, tout le monde faisait la guerre à tout le monde. Quand on se quittait, on ne se disait jamais « à bientôt », de peur que cela ne porte malheur. Ici et là, on portait la Kalachnikov ou le Tokarev avec désinvolture, comme à Paris une vulgaire baguette de pain.

Les immeubles insalubres s'élevaient entre les ruines et les cahutes en tôle, fenêtres barricadées, soutenant avec peine leurs balcons déchiquetés. Devant les portes des maisons et des magasins, les sacs de sable s'entassaient pour prévenir du feu et des balles perdues. Les façades de béton jauni, souvent éventrées par les tirs de roquettes ou de blindés, caressées par le tissu rayé des longues tentures qui s'agitaient sous le vent, exhibaient peintures et affiches froissées où les portraits des martyrs et des ayatollahs semblaient veiller sur les passants, ou les menacer peut-être. Chaque passage d'une voiture ou d'un scooter soulevait des nuages de poussière grise et aucun feu rouge ne venait interrompre le flux anarchique des automobiles qui se croisaient, d'un barrage routier à l'autre, dans un incessant concert de klaxons. Même en plein jour, et malgré le soleil, le ciel semblait toujours obscur, obstrué par l'enchevêtrement complexe des câbles et des fils électriques tendus au-dessus des rues dans un désordre inextricable. Sur les trottoirs, on marchait vite, craignant à chaque pas le tir d'un sniper depuis

1. Milice libanaise chiite qui a progressivement perdu de l'influence à partir de la création du Hezbollah en 1982.

les toits. On racontait que certains étaient payés par les milices au nombre de personnes qu'ils avaient abattues dans la journée.

Et pourtant, Olivier Dartan se sentait ici mieux que partout ailleurs. De tous les terrains d'opération où ses postes successifs à la DGSE l'avaient conduit, Beyrouth était celui où il se sentait le plus chez lui. Il connaissait chaque recoin de la ville, chaque abri, comprenait l'esprit de ses habitants, leur rythme, leurs coutumes, le sens caché de leurs regards. Marié à une Française d'origine marocaine, il avait en outre une compréhension particulière de la culture musulmane, qui lui permettait de saisir certaines subtilités qui échappaient à beaucoup de ses collègues.

— L'un de vos otages français est très malade.

— Lequel ?

L'informateur druze fit une moue incertaine.

— Je suis pas sûr. C'est soit le journaliste, Kauffmann, soit le chercheur...

— Michel Seurat ?

— Oui. Je crois que c'est lui. Tout c'que je sais, c'est qu'ils sont détenus ensemble, ces deux-là, et qu'il y a eu besoin d'une transfusion sanguine.

— Où ça ?

— Malheureusement, je sais pas. Ils les changent souvent d'endroit.

Dartan soupira. Chaque fois qu'il traversait Beyrouth, il ne pouvait s'empêcher de se dire qu'il passait peut-être à quelques mètres à peine des otages français, et il frémissait à l'idée qu'on puisse les torturer juste à côté de lui, sans qu'il ne puisse rien voir, rien faire.

— Ils sont pas mal traités, vous savez. Enfin... Pas trop mal. Mais le frère de mon cousin connaît quelqu'un qui lui a dit que l'un de ces deux-là était très malade.

Dartan acquiesça lentement. Il n'aurait su dire si c'était une bonne ou une mauvaise nouvelle. Un otage malade ne pouvait finir que de deux manières : soit on le libérait car il devenait trop encombrant, soit on le laissait mourir, pour les mêmes raisons.

— Vous avez entendu parler des attentats à Paris, Nassim ?

— Bien sûr, quel malheur ! Je prie pour toutes ces pauvres familles.

L'officier esquissa un sourire triste. Comparé à ce que les Libanais vivaient ici chaque jour, les deux bombes parisiennes auraient pu paraître bien dérisoires à son informateur. Mais le Druze aimait

sincèrement la France, et sa peine n'était pas feinte. C'était même comme s'il éprouvait quelque honte à ce que les maux de sa propre ville puissent maintenant s'abattre sur le pays des Lumières.

— Vous pensez que ça peut être le Hezbollah ?

— Je sais pas, mon ami, je sais pas. Mais je suis certain que si la France arrêta de soutenir l'Irak, les choses seraient beaucoup plus simples, n'est-ce pas ?

C'était une façon de dire que, sans en être sûr, il pensait en effet que le Hezbollah et l'Iran pouvaient très bien être impliqués, d'une façon ou d'une autre.

— C'est bientôt l'anniversaire de votre fils, Nassim, il me semble ?

— Oh, vous vous souvenez de ça ? Dans deux jours, oui ! Il va avoir treize ans. Comme le temps passe vite !

— Tenez. Je vous ai apporté un cadeau pour lui.

L'officier de la DGSE lui tendit une petite boîte en plastique qui renfermait une maquette d'automobile en modèle réduit.

— Je vous ai mis un pot de colle à l'intérieur, pour qu'il puisse la construire dès qu'il l'ouvrira.

— Une 2CV Citroën ! Il va être si content ! C'est une très belle voiture française, ça !

— Et verte, en plus ! Chez nous, on dit que les 2CV vertes portent bonheur, vous savez ?

Le Druze ouvrit un large sourire et pinça avec malice le bras de l'officier.

— Oui ! *2CV verte sans retouche !* C'est ça, hein ?

— C'est ça.

— Alors c'est un cadeau plus beau encore. Merci !

— Essayez d'ouvrir l'œil pour moi, Nassim. Si vous apprenez quelque chose sur les attentats de Paris, je compte sur vous, n'est-ce pas ?

— Toujours, mon ami, toujours. *Ila el likaa*. Que Dieu vous protège !

Les deux hommes échangèrent une accolade chaleureuse et partirent chacun de leur côté.

En descendant dans l'ascenseur de l'hôtel jusqu'au parking, Olivier Dartan ferma les yeux, envahi par quelque irrépressible sentiment de culpabilité. En lui donnant ainsi des informations, Nassim Kara, père de quatre enfants, risquait sa vie chaque jour. Et l'officier, lui, ne lui avait jamais confié ne fût-ce que son véritable nom

de famille. Le Druze n'avait d'autre choix que de l'appeler « mon ami », et Dartan n'était pas sûr d'en être digne.

Quand, de retour à l'ambassade – après un fastidieux parcours de sécurité – il fit son compte rendu d'entretien à son chef, afin que le chiffreur puisse envoyer la note de synthèse du jour à la Centrale, à Paris, il ne manqua pas de spécifier que sa source avait fourni, une nouvelle fois, des renseignements de qualité, ce qui justifiait une rémunération située dans la tranche haute.

— Faites attention à ne pas trop vous lier d'amitié avec vos sources, Olivier. Vous savez que c'est un terrain glissant.

Le colonel Christophe Gautier, chef de poste de la DGSE à Beyrouth, bénéficiait lui aussi d'une couverture diplomatique à l'ambassade du Liban, comme attaché de défense. Sa double fonction lui infligeait un planning chargé. Côté officiel, il était le représentant du ministère de la Défense au sein de l'ambassade et auprès des autorités militaires du Liban. À ce titre, il avait pour charge de faire connaître la politique de défense de la France, de conseiller l'ambassadeur sur les questions militaires et de l'assister dans la gestion des crises, mais aussi de piloter les actions de coopération avec les forces militaires étrangères. Cela nécessitait beaucoup de réunions, de rendez-vous diplomatiques, et une charge administrative considérable. Côté officieux, il coordonnait l'équipe des officiers traitants de la DGSE au Liban, et son plus gros chantier des dernières années concernait évidemment l'attentat contre l'immeuble Drakkar. La Boîte, qui avait la mémoire longue, entendait bien mettre le temps qu'il faudrait pour trouver les auteurs de cette attaque et les « neutraliser », d'une façon ou d'une autre.

Pour la question des otages, ne pouvant être sur tous les fronts, le colonel Gautier s'appuyait beaucoup sur Dartan, qui était son bras droit autant dans le cadre de son poste officiel que de son poste officieux. Militaire d'une grande droiture, ancien de Saint-Cyr lui aussi, s'il avait développé une certaine estime pour son efficace subalterne, Gautier ne manquait jamais de le rappeler poliment au protocole et aux usages de la Maison. Dartan, qui avait parfois tendance à « sortir des clous », estimait lui que son travail nécessitait surtout de s'adapter... À ses yeux, la noblesse de la cause justifiait ici et là tous les sacrifices, y compris celui de la plus stricte légalité.

— Il ne s'agit pas d'amitié mais de respect, mon colonel. On en demande beaucoup à nos sources. Sans elles, on ne pourrait pas

accomplir un dixième du boulot. Parfois, je me dis que nos informateurs sont bien plus décisifs qu'on ne l'est nous-mêmes...

— Allons... Une source est qualitative quand elle est bien traitée. Et vous êtes un excellent officier traitant, je vous l'ai déjà dit. Sinon vous ne seriez pas ici. Mais il n'empêche que vous devez rester vigilant. L'affect et le renseignement n'ont jamais fait bon ménage. Et vous n'êtes pas sans savoir que vous êtes surveillé de près par la direction, Olivier...

— C'est pas une raison pour céder à l'ingratitude administrative. L'État, en matière de reconnaissance, a trop souvent la mémoire courte, hein ?

— L'État, peut-être, mais la DGSE, non.

11

16 décembre 1985, Beyrouth

Cela faisait déjà huit longs mois qu'il était en détention à Beyrouth, transporté de cellule en cellule à chaque nouvelle alerte, quand le journaliste Jean-Paul Kauffmann comprit que sa dernière heure était peut-être venue.

L'un des geôliers venait d'entrer dans la pièce étroite et sombre, Kalachnikov au poing, et ordonna aux otages de se mettre ventre à terre.

La teigne. Le journaliste avait reconnu ses pas dans le couloir. Il les aurait reconnus entre mille. Avec le temps, l'ouïe et l'odorat aiguisés par la pénombre, il avait appris à distinguer la signature de leurs différents ravisseurs avant même que de reconnaître leur silhouette. Celui-ci était le plus violent d'entre tous, le plus inhumain. Celui qui ne souriait jamais et qui semblait entretenir pour les Français une haine incommensurable. D'autres, parfois, étaient capables de faire preuve de quelque compassion, d'une paradoxale sympathie, même, dans des instants saugrenus. Mais celui-ci était toujours une mauvaise nouvelle. La férocité et la malveillance se lisaient dans ses yeux, qui brillaient de rage et d'animosité. Les otages, qui avaient donné un surnom à chacun de leurs geôliers,

l'appelaient « la teigne ». Pas plus que celui des autres, ils n'avaient jamais vu son visage, dissimulé par cette cagoule qui ne laissait entrevoir que les yeux et les lèvres, mais ils connaissaient sa voix, son rythme, ses gestes, et l'homme souffrait d'un léger handicap qui ne leur avait pas échappé : il lui manquait deux doigts à la main gauche, l'annulaire et l'auriculaire. La teigne.

Le diplomate Marcel Carton fut le premier à obéir, mais avec des gestes calmes, résignés, sans laisser paraître la moindre panique. Dans un soupir, il s'allongea lentement, faisant tinter ses chaînes à la surface du béton.

Kauffmann, terriblement amaigri, l'imita bientôt, se pliant bien malgré lui à cette nouvelle humiliation. Il songea qu'ils n'étaient plus des hommes, mais des chiens. Puis, couché sur le sol insalubre de leur sinistre cachot, il tourna la tête vers le lit où Michel Seurat était allongé, luttant contre la maladie. Le sociologue, éprouvé, était maintenant presque incapable de se lever. Il ne bougea point.

Le tortionnaire vint alors glisser des sacs en papier marron sur la tête des otages, les privant de la vue.

— Faites vos prières ! Après, on vous libère, ou on vous tue.

Il accompagna sa menace d'une pression du canon de sa Kalachnikov sur l'arrière du crâne du journaliste, puis il resta là un instant, au-dessus d'eux.

— Priez !

Kauffmann, le corps tout entier tendu par la peur, avala sa salive.

— Je vous salue, Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes et Jésus, le fruit de vos entrailles, est béni. Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort. Amen. Je vous salue, Marie, pleine de grâce...

D'une voix étouffée, suffoquant presque dans le sac de papier, il répéta en boucle cette même prière, s'attendant à tout instant à entendre la détonation sèche du fusil d'assaut. Allongé près de lui, il pouvait deviner le souffle court de Marcel Carton, qui, avec sa manière si caractéristique de rouler les « r », récitait en même temps que lui cette supplique à Marie de Nazareth, *Théotokos*, mère de Dieu, et à travers Lui, mère de tous les hommes. Plus loin, on distinguait aussi la voix de Seurat, misérable, exténuée. Kauffmann essaya de se persuader, dans un espoir idiot, que tant qu'ils continueraient à parler, ils vivraient. Alors, retenant les sanglots qui s'enroulaient dans sa gorge, il continua sa litanie, encore et encore.

Un bruit de froissement. Le contact froid du métal sur sa nuque. Le canon sembla s'enfoncer dans sa chair. Kauffmann, la mâchoire comprimée, continua de prier à travers ses dents serrées, prêt à livrer son dernier souffle. Et puis, soudain, l'arme se souleva, libérant la pression, et il entendit le bruit des pas de leur geôlier qui s'éloignaient. La porte s'ouvrit et se referma.

— Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de notre mort. Je vous salue, Marie...

Les deux hommes à terre, tétanisés, continuèrent longtemps de prier, comme si le bourreau avait encore été là, certains, en tout cas, qu'il allait bientôt revenir.

L'instant d'après, ils distinguèrent ce bruit sourd et métallique auquel ils avaient fini par s'habituer : celui d'un char d'assaut qui remontait la rue, quelques mètres à peine au-dessus de la cave où ils étaient enfermés.

Il était ainsi immobilisé depuis peut-être seulement dix minutes, qui lui semblèrent une heure, quand le journaliste commença à se demander si, par miracle, on allait réellement les libérer. C'était peut-être le jour, enfin. Mille fois il avait embrassé cet espoir, et mille fois la déception l'avait plongé dans un accablement plus profond encore. Alors il s'efforça de repousser ses émotions. Un exercice que sa longue captivité lui avait appris à maîtriser un peu mieux chaque jour.

La voix de Marcel Carton s'était éteinte depuis quelques minutes déjà quand Kauffmann s'arrêta de prier à son tour.

Et alors le silence les écrasa, comme une insupportable suspension du temps.

Ses jambes étaient totalement engourdies quand, enfin, la porte s'ouvrit de nouveau.

Le journaliste, à bout de nerfs, se refusa à reprendre sa prière. Si on voulait l'abattre, qu'on en finisse enfin.

Une main ôta le sac en papier de son visage.

— Vous pouvez retourner vous asseoir.

Kauffmann poussa un soupir de soulagement, éprouvant soudain la lourde fatigue du relâchement nerveux. C'était la voix d'un autre ravisseur. Bien plus aimable, celui-là. Le plus aimable, même. En riant, ils l'avaient surnommé « Nutella », parce que l'homme, insistant toujours pour que les otages se forcent à manger, leur avait

apporté un jour un pot de cette célèbre pâte à tartiner. Du Nutella pour des otages, ils n'en étaient plus à une aberration près.

Kauffmann se releva, fébrile, et tout en repliant la longue chaîne qui le liait à un vieux radiateur, il retourna s'asseoir au bord du lit de Michel Seurat en boitant, alors que Carton reprenait place sur le fauteuil à côté.

— Nous allons être libérés ? demanda le diplomate, sans y croire.

— Non. Pas aujourd'hui. *Boukra*.

Boukra... Ce mot terrible qui revenait sans cesse et qui signifiait « demain », mais qui, dans la bouche des ravisseurs, voulait plutôt dire « un jour, peut-être ». Ou jamais.

— *Boukra*, répéta Carton d'une voix désabusée.

Des trois otages que l'on avait réunis ici, le sexagénaire était celui qui était détenu depuis le plus longtemps. Dix mois interminables déjà. Son ancien compagnon de chambrée, Marcel Fontaine, avait été emmené ailleurs. Il était peut-être mort, à cette heure, ou libéré. Ils n'avaient de lui, comme du monde, aucune nouvelle.

— Vous avez soif ? demanda le geôlier, d'un ton compatissant.

— Je boirais bien un petit bordeaux, ironisa Kauffmann en secouant la tête.

— Un bordeaux ? Qu'est-ce que c'est, le bordeaux ?

— C'est du vin.

— Du vin ? Mais c'est interdit, le vin !

— Interdit par qui ? murmura fébrilement Seurat depuis son lit.

— Eh bien, par le Coran !

— Vous savez bien que nous ne sommes pas musulmans, répliqua Kauffmann.

— Et pourquoi vous n'êtes pas musulmans ?

Le journaliste écarta les mains d'un air impuissant. La question était inepte, mais elle n'était qu'un nouvel exemple du fossé incroyable qui séparait ces deux mondes rassemblés dans la pénombre d'une cave. Et elle en disait long sur la probable impossibilité que les différentes parties impliquées dans ce gigantesque chaos puissent un jour se comprendre.

— Mon frère m'a dit que vous avez prié Maryam tout à l'heure. Alors vous êtes musulmans !

— Nous avons prié Marie, la mère de Jésus.

— Non, non, la mère d'Īsā, enfanté par le souffle d'Allah. Elle est une prophétesse de l'Islam.

— Si vous voulez...

— C'est bien, de prier. Il faut boire de l'eau, maintenant, affirma « Nutella » en leur tendant une bouteille de Sohat¹, puis il donna une tape amicale sur l'épaule de Kauffmann avant de sortir de la pièce.

Le lourd et familier silence revint s'installer dans le cachot, chargé des sombres pensées de ses occupants. Des pensées qu'ils avaient si souvent partagées qu'ils n'éprouvaient plus, à présent, le besoin de les verbaliser.

Au loin, on entendit l'appel à la prière dans une mosquée voisine, seul repère qui indiquait aux otages qu'on était à la mi-journée.

— Jean-Paul, tu veux bien me lire un peu du roman ?

Kauffmann se retourna vers Seurat. Le sociologue semblait plus faible que jamais. Chaque matin, il s'attendait à le retrouver mort au milieu de son lit.

Le « roman », comme disait Seurat, c'était le tome II de *Guerre et Paix*, de Tolstoï, le seul livre que Kauffmann avait pu garder lors de leur dernier transfert. Il prit le vieux livre de poche jauni, tourna les pages cornées et reprit sa lecture à voix haute, là où il l'avait laissée le matin même.

« — Couchez-vous ! cria l'aide de camp en se jetant à terre.

Le prince André, debout, hésitait. La grenade fumante tournait comme une toupie entre lui et l'aide de camp, à la limite de la prairie et du champ, près d'une touffe d'armoise.

— Est-ce vraiment la mort ? se dit le prince André en considérant d'un regard neuf, envieux, l'herbe, l'armoise et le filet de fumée qui s'élevait de la balle noire tourbillonnante. Je ne veux pas, je ne veux pas mourir, j'aime la vie, j'aime cette herbe... ».

Kauffmann s'interrompit, les lèvres tremblantes, et essuya d'un revers de manche la larme qui avait coulé sur sa joue.

— C'est complètement idiot, dit-il dans un sourire forcé. Ce passage me fait pleurer à chaque fois. Demain, j'irai acheter le premier tome.

— L'acheter ? Demain ? intervint Marcel Carton depuis son fauteuil.

— Eh bien oui, demain, quand nous serons libérés.

— Nous ne serons pas libérés demain, Jean-Paul !

1. Eau minérale libanaise.

— C'est ainsi que je vois les choses, mon ami. Nous avons été enlevés hier, et nous serons libérés demain. Entre les deux, nous ne vivons qu'une longue nuit de cauchemar. Ce n'est pas *ça*, la vie.

12

3 janvier 1986, Montevideo

En entendant le prêtre arriver, Marc Masson replia l'échelle qu'il venait d'utiliser pour changer l'ampoule cassée au-dessus du crucifix de la sacristie. Cela faisait près d'un mois qu'il était hébergé par le père Rivero et, chaque jour, il essayait de donner un coup de main au vieux prêtre pour l'entretien de son église et du presbytère comme pour la préparation des offices. Une bien naturelle façon de le remercier. Sans le père Rivero, le Français – qui était arrivé sans argent ni papiers – eût probablement été en train de croupir dans une cellule de prison. Le vieil homme, d'une infinie bonté, l'avait soigné, logé et nourri le temps qu'il se remette.

Pendant un mois, ces deux êtres que tout aurait dû séparer avaient appris à s'apprécier et se respecter profondément. Marc, assumant pourtant encore quelque anticléricalisme idéologique, avait trouvé dans cet exil improbable une sérénité qu'il n'avait pas connue depuis longtemps.

Le père Rivero, qui avait incontestablement connu une autre vie avant d'entrer au séminaire – comme en témoignaient les cicatrices sur son visage et la lueur sombre de ses regards entendus – était un philosophe d'une troublante clairvoyance, ouvert mais franc, bienveillant mais impartial.

— Tu es sûr de vouloir partir ? Tu vas me manquer. Et où vas-tu aller, mon fils ? demanda le prêtre en allumant une cigarette.

— Je sais pas...

— Tu ne vas pas te venger de ces hommes, n'est-ce pas ? Ni de Sosa, ni de Diego ?

— Je pourrais les tuer tous les deux, mon père.

— Oh, je sais ! Je le vois dans tes yeux. Je connais ce regard, Marco, j'avais le même quand j'avais ton âge. Mais le pardon est la plus noble des vengeance. Épargne-toi les tourments de la haine.

— J'ai toujours eu une forte allergie à l'injustice.

— Dans l'Évangile de Matthieu, Jésus nous demande de ne pas céder à la loi du Talion. « Si quelqu'un te gifle sur la joue droite, tends-lui aussi l'autre. À qui te demande, donne, à qui veut t'emprunter, ne tourne pas le dos. » T'ai-je tourné le dos, Marco, quand tu es venu frapper à ma porte ?

— Non, bien sûr, mon père, mais je ne venais pas pour vous faire du mal !

— Mais si tu te venges aujourd'hui de ces hommes, aussi injustes qu'ils se soient montrés envers toi, tu me feras du mal à moi, mon fils. Car la main que je t'ai tendue n'aura servi à rien.

Masson soupira. Le vieil homme devisait toujours avec philosophie, il avait la sagesse de ceux que la vie a maintes fois brûlés, et sa bonté n'était pas feinte.

— Je vous promets de ne pas me venger, mon père.

— Alors tu es un homme.

— Je vous le promets uniquement parce que vous me le demandez. Mais, au fond de moi, je ne vais pas vous mentir : la colère est là, et mon envie de justice aussi...

— Si tu es capable une fois de vaincre ta colère, c'est déjà un bon début. J'étais comme toi, quand j'avais ton âge, Marco. Peut-être pire encore. Tu as vu comment les choses se passent dans ce quartier... La violence est partout. Mais un jour j'ai compris que la colère entraînait la colère. J'ai fini par en guérir.

Le prêtre, fatigué par le temps, s'assit péniblement sur une chaise de la sacristie et tira longuement sur sa cigarette.

— Tu ne m'as jamais expliqué pourquoi tu avais quitté l'armée française...

— Parce que je m'ennuyais. J'avais l'impression de ne servir à rien.

Le vieil homme secoua lentement la tête, d'un air déçu, comme s'il avait espéré une autre réponse.

— Quelle terrible idée ! Comment peut-on penser qu'on ne sert à rien ?

— Servir à quelque chose, c'est un devoir, pour moi. Je ne crois pas à la prédestination, à la fatalité, mais je crois quand même aux... prédispositions naturelles. La nature offre à chaque homme, le jour où il naît, un champ de possibles. Celui qui naît petit a peu de chances de devenir champion de basket, celui qui naît aveugle pilote de chasse.

— Et la... « nature », comme tu l'appelles, a fait de toi un guerrier, c'est ça ?

— Il y a des corps qui sont faits pour la danse, d'autres pour la course. Le mien était fait pour se battre, mon père. Pour tuer. Mes mains, mes bras étaient faits pour ça. Et je l'ai toujours su, au fond de moi. Rien ne m'y obligeait et je n'étais pas forcé de suivre cette route. Pourtant, j'ai décidé, un jour, de l'accepter. En espérant servir des causes justes.

— Voilà une bien étrange interprétation de la parabole des talents ! ironisa le prêtre. Tu dis ne pas croire en Dieu, mais tu dis que la nature a « fait » de toi qui tu es... N'est-ce pas une façon de défier la nature ?

— Non. Il n'y a rien de divin là-dedans, c'est juste une histoire d'équilibre naturel. Je crois que les hommes comme moi, que la nature a ainsi faits, doivent protéger ceux qui n'en ont pas les moyens. Eux-mêmes, qu'ils soient scientifiques, enseignants, prêtres ou médecins, ils nous protègent à leur façon. Alors j'ai choisi de mettre mes prédispositions au service des plus faibles. J'en ai fait le sens de mon existence. Quel qu'en soit le prix. C'est pour ça que je me suis engagé dans l'armée.

— Mais ça ne t'a pas suffi ?

— J'ai très vite constaté que ce n'était pas ce que j'espérais... Et le mercenariat, c'était encore pire ! Au fond, nous sommes un peu pareils, vous et moi. Nous voulons protéger les plus faibles, n'est-ce pas ?

— Et maintenant, alors, que vas-tu faire ?

— Je ne sais pas. Je suis venu en Amérique latine pour échapper un peu à tout ça. Mais voilà, autour de moi, les choses deviennent toujours compliquées.

— Tu disais à l'instant que tu ne croyais pas à la fatalité !

— C'est vrai, admit Marc en souriant.

— Tu n'as personne à aller voir ? Tu m'as souvent parlé de ton grand-père, Papi José, en Bolivie...

— Je n'ai pas envie de lui compliquer la vie. Je pense que je vais voyager jusqu'en Guyane. Je pourrai peut-être me faire faire de nouveaux papiers là-bas.

— Vers le nord, alors ? Tu trouveras peut-être d'autres réponses sur la route. La route donne souvent des réponses que l'on n'attend pas.

Le père Rivero écrasa sa cigarette, se leva et partit vers son bureau.

— Viens par ici, mon garçon.

Il ouvrit un tiroir et en sortit une enveloppe pleine de billets qu'il lui tendit.

— Oh, non. Je ne peux pas accepter, mon père.

— Tsss, tsss... Tu n'as pas le choix. Tu n'as plus rien. Si je te laisse partir sans argent... tes démons te rattraperont. Allons, ne fais pas l'idiot. Tu m'as bien aidé, ici, c'est un maigre salaire pour tout ce que tu as fait. Ne refuse pas, tu me blesserais.

Masson acquiesça et prit l'enveloppe d'un air gêné.

— Je saurais jamais comment vous remercier.

— Sois heureux, et je serai remercié.

13

Carnet de Marc Masson, extrait n° 3

Juin 1972, j'ai treize ans. Le silence de l'appartement. Le cliquetis de l'horloge. Mon père vient enfin de rentrer à la maison après plus d'un mois d'hôpital. Il est sur une chaise roulante. Lui qui détestait rester sur un fauteuil sans rien faire, il n'en sortira jamais plus.

— *Pourquoi tu me regardes comme ça ?*

Un filet de bave coule sur son menton mal rasé. Je le reconnais à peine, sa tête enfoncée dans les épaules, ses yeux plus noirs encore qu'ils ne l'étaient déjà, ses paupières lourdes, gonflées de tristesse et de sang. La nuque collée à l'appui-tête, il peut à peine bouger, et même s'il n'en parlera jamais, même s'il gardera toujours les dents bien serrées dessus, je sais que la douleur le torpille. Ses mains sont figées dans une éternelle crispation au bout des accoudoirs, comme s'il voulait s'en extraire.

L'accident s'est produit sur le slipway de la base de sous-marins de Keroman, dans la rade de Lorient, où mon père a toujours travaillé. Le complexe de bunkers à l'extrémité de la presqu'île est vétuste, un héritage de la Seconde Guerre mondiale. Les ouvriers se plaignent souvent de la dangerosité du site, mais on ne leur répond pas. C'est comme ça. C'est déjà bien d'avoir du boulot, paraît-il.

Cet ouvrage a été mis en pages par



<pixellence>

N° d'édition : L.01ELJN000683.N001
Dépôt légal : octobre 2018

